Maurice-Descombes, Jean Charles
François
M. Benoit

PQ
2359
M22M2

M. BENOIT,

OU

L'ADOPTION,

DRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES, EN PROSE,

PAR CHARLES MAURICE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE S^t.-MARTIN, LE 30 MAI 1822.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

De l'Imprimerie de Nouzou, rue de Cléry, N°. 9.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. BENOIT. (Stanislas Leczinski, sous ce nom).	M. *Philippe.*
Le Duc de VOLNY, son premier ministre.	M. *Defresne.*
VALINCOURT, jeune officier, appelé le neveu du Duc de Volny.	M. *Chéri.*
ISIDORE, page.	Mme. *Granger.*
Le général ROGER, sous le nom du Baron de Sarmé.	M. *Dugy.*
DORMESSON, seigneur du château de Ligny.	M. *Thérigny.*
FRANCHEVILLE, son ami.	M. *Moëssard.*
ERNEST, cru fils de Dormesson. . . .	M. *Perrin.*
CÉCILE, fille de Dormesson.	Mlle. *Caroline.*
AGATHE, sa suivante.	Mlle. *Descote.*
JUSTIN, jeune villageois, valet chez Dormesson.	M. *Pierson.*
Seigneurs, personnages muets.	

PQ
2359
M22M2

La scène se passe, au premier acte, à Lunéville, dans le palais de Stanislas Leczinski, et aux deux autres, dans le château de M. Dormesson, à Ligny, campagne située à vingt lieues de Lunéville.

AVIS.

Les Pièces de Théâtre que je fais imprimer devenant ma propriété, par la cession que m'en font les Auteurs, je déclare que je poursuivrai, comme contrefacteurs, toutes personnes qui, sans mon autorisation formelle, feraient imprimer parties ou tout des susdites Pièces.

QUOY.

M. BENOIT,

DRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES.

ACTE Ier.

Le Théâtre représente un appartement, traversé dans le fond par une galerie. Le devant de la scène n'est éclairé que par deux bougies, placées sur une table, à la droite des spectateurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISIDORE, *seul, près de la table et ouvrant des dépêches; il a un livre à coté de lui.*

Quel travail! je n'en finirai pas avec toutes ces dépêches. En vérité, j'ai plutôt l'air d'un ministre en fonctions, que d'un page de service à la porte du cabinet du Roi. Je n'aurai jamais le temps d'achever cette histoire qui m'amusait beaucoup. Un récit de batailles, c'est superbe! Dans quelques heures, nous en aurons une image frappante, on fera la petite guerre, et c'est moi qui commanderai la compagnie. Quel plaisir! (*Il lit une lettre*). « Toute la garde sera aujourd'hui sur pied et » dans la plus grande tenue. » Deux mots à monsieur le major général. L'heureux anniversaire que celui du jour qui vit arriver ici l'ami, le compagnon de Charles XII, le vertueux roi de Pologne, ce bon Stanislas Leczinski! Comme on va le fêter! Toute la province sait ce que le roi de France a fait pour elle, en nommant ce prince grand-duc de Lorraine et de Bar. Sous ce nom, il est toujours monarque, car ce titre est inéfaçable. Mais aussi Louis XV doit bien cela à celui dont la fille fait son bonheur. Que de réjouissances aujourd'hui à Lunéville! (*Il lit*). « Il n'y aura pas ce matin de présentation » pour messieurs les pages. » Est-il possible! et d'où vient cet ordre? (*Il lit*). « Le secrétaire des commandemens. » Allons, voilà mes grandes manœuvres terminées! ah! que c'est désa-

gréable! Mais voyons ce que ce peut être. (*Il lit*). « En sor-
» tant de son cabinet, Sa Majesté ira se préparer à partir
» pour la chasse. » Oui! quelque prétexte pour se soustraire aux témoignages de l'allégresse publique, afin que les dépenses en soient distribuées aux malheureux. C'est comme l'an passé. (*Il lit*). « Les personnes qui doivent la suivre
» sont désignées et prévenues. Cependant la fête aura lieu dans
» tout Lunéville et dans le château, mais sans dépenses inu-
» tiles. » Je le disais bien. Cela regarde le grand-maître des cérémonies. (*Il lit*). « On observera pendant toute la jour-
» née le plus sévère incognito, et Sa Majesté, portera pour
» tout le monde, le nom de monsieur... monsieur Benoît...
» chevalier de son ordre. » Le nom n'est pas brillant... ah! je devine.

SCÈNE II.

VALINCOURT, ISIDORE.

VALINCOURT.

La galerie est à peine éclairée... Je marche comme si je ne connaissais pas ce château; je ne ressemble pas mal à un amant en bonne fortune.

ISIDORE, *portant la main sur son épée.*

Qui va là?

VALINCOURT.

Tout le monde ne dort pas ici. Tant mieux.

ISIDORE.

Répondez.

VALINCOURT.

Eh! mais c'est la voix d'Isidore. Doucement, beau page!.. Je suis Valincourt.

ISIDORE.

Pardon, monsieur, je ne vous croyais pas au château.

VALINCOURT.

J'y reviens en ce moment. Dis-moi, on parle aujourd'hui d'un *incognito*, qu'est-ce à dire?

ISIDORE.

Vous le savez déjà; j'en ignore le motif, mais je sais que les ordres sont très-sévères sur ce point. Pendant vingt-quatre heures, le nom singulier de monsieur Benoit est le

seul sous lequel il nous soit permis de désigner un père adoré ; ainsi quelqu'entretien que vous ayez, même avec lui, songez qu'il faut oublier l'auguste titre qui le décore, si non ce serait encourir une disgrâce complette.

VALINCOURT.

Je prendrai garde à moi ; mais il faut que l'esprit fasse bonne guette ; mon étourderie s'accorde mal avec toute espèce de précautions, je parle comme je pense, beaucoup, vîte et sans détours, c'est le caractère d'un soldat. Ecoute : après deux mois d'absence, j'arrive de Livourne, où j'ai rempli une mission qu'il faut que j'achève. en rendant compte de son objet au duc de Volny, mon oncle, et je le cherche.

ISIDORE.

Qui vous a dit qu'il était de ce côté?

VALINCOURT.

Il y est donc?

ISIDORE.

Depuis minuit, il travaille avec le roi.

VALINCOURT.

Ils travaillent la nuit !

ISIDORE.

C'est pour qu'il n'y ait pas de temps perdu. Au point du jour on part pour la chasse.

VALINCOURT.

C'est-à-dire que sous prétexte de courir le cerf, on va chercher des aventures, quelques pauvres surpris dans leur cabane.

ISIDORE.

Quelques méchans riches corrigés.

VALINCOURT.

Des hommes à talens découverts dans leur honorable obscurité.

ISIDORE.

Et appelés aux emplois qu'ils méritent ; des orphelins adoptés, des veuves consolées.

VALINCOURT.

Ah ! oui, des veuves !.. C'est ce que je trouve admirable ; je serai de la chasse.

ISIDORE.

Voilà ce qu'il vous faut.

VALINCOURT.

Aussi Sa Majesté, qui m'honore d'un intérêt si touchant, a-t-elle presque toujours le bon esprit de m'envoyer à la découverte dans ces sortes d'affaires. Je ne sais comment cela se fait, j'ai un bonheur inouï, un tact inconcevable pour découvrir les belles infortunées. Mon oncle, quand on le charge de ce soin, avec son caractère grave et froid, ne trouve jamais que des vieillards, des enfans... Oh! je suis un homme précieux pour l'État. Mais est-ce que le duc restera longtemps encore?..

ISIDORE.

Je ne le pense pas, il n'y reste ordinairement que jusqu'à trois heures.

VALINCOURT.

Elles sont sonnées.

ISIDORE.

Si vous avez quelques affaires...

VALINCOURT.

J'ai bien aussi quelques consolations à donner. Depuis deux mois que j'ai quitté Luneville; on a dû s'ennuyer dans bien des endroits, mais il ne serait ni décent, ni prudent d'aller consoler les affligés si matin. J'attendrai; d'ailleurs, je suis en habit de voyage, et s'il ne convient pas pour faire des visites, il sera bon pour la chasse.

ISIDORE.

Il faut y être invité.

VALINCOURT.

Je le sais; mais je n'ai qu'à montrer l'envie d'y aller pour être certain d'en obtenir la faveur. Est-ce qu'il sait rien refuser à ses serviteurs?

ISIDORE.

A vous, surtout; vous le connaissez bien.

VALINCOURT.

On vient.

ISIDORE.

C'est le duc de Volny.

VALINCOURT.

Tu vois comme le sort me favorise; en vérité je serais tenté de croire qu'il n'y a de bonheur que pour les hommes aimables.

ISIDORE, *allant vers la porte.*

A mon poste.

SCÈNE III.

Les Précédens, le duc de VOLNY, *ayant un grand portefeuille sous le bras.*

VOLNY.

Isidore, personne n'entrera.

ISIDORE.

Monseigneur, il suffit.

VALINCOURT.

Mon oncle...

VOLNY.

Ah! c'est vous, Valincourt.

VALINCOURT.

J'ai l'honneur de vous présenter mes respects.

VOLNY.

Pourquoi ne m'avoir pas prévenu de votre retour?

VALINCOURT.

Je ne le devais pas.

VOLNY.

C'est bien. Puis-je savoir au moins ce que vous faites au château si matin?

VALINCOURT.

J'exécuterai mes ordres en vous en informant dès que nous serons seuls.

VOLNY, *donnant une liste à Isidore.*

Isidore, allez dire aux seigneurs dont voici les noms sur cette liste, qu'avant une heure on partira pour la chasse; qu'ils soient prêts. Les autres ne quitteront point Lunéville, ils resteront dans ce château pour y recevoir les courriers que pourrait leur expédier Sa Majesté sous le nom de monsieur...

VALINCOURT.

Benoit, je le sais.

VOLNY.

Isidore, si quelqu'affaire l'exigeait, je veillerai sur cette porte jusqu'à votre retour.

(*Isidore sort et Volny pose son portefeuille sur la table*).

SCÈNE IV.

VALINCOURT, VOLNY.

VALINCOURT, *à part.*

Le ton sage et l'air raisonnable.

VOLNY.

Je n'ai pas besoin de vous recommander de ne me rien apprendre que vous n'y soyez autorisé.

VALINCOURT.

Je respecte mes devoirs autant que je vous honore, monsieur le duc.

VOLNY.

Je vous écoute.

VALINCOURT.

Remplissant, il y a deux mois, mes fonctions auprès de Sa Majesté, je reçus d'elle-même, et dans le plus grand secret, un paquet scellé de ses armes, avec injonction de me rendre sur le champ à Livourne, où je devais seulement ouvrir ma dépêche et connaître son motif. J'obéis; le quatrième, je lus mon ordre. Il portait, en substance, que j'attendrais dans ce port, l'entrée du vaisseau *le Victorieux*, arrivant de Corfou et portant un général, dont j'avais à peu près le signalement; que je recevrais ce vieillard avec distinction; que je l'amènerais secrètement à Lunéville, où je le remettrais entre vos mains, en vous faisant le récit que vous venez d'entendre.

VOLNY.

Le Roi vient de m'en parler. Ses calculs étaient justes, car il vous attendait aujourd'hui même. (*A part*). Un vieux général venant des isles de l'Archipel.

VALINCOURT.

J'arrive à l'instant à Lunéville avec mon compagnon de voyage; il attend dans la galerie que je vous aye fait part de mon obéissance, et je suis moi-même prêt à vous l'amener, aussitôt que vous daignerez, monsieur le duc, m'en témoigner le désir.

VOLNY.

Je reconnais votre zèle ordinaire, Valincourt; j'en rendrai compte avec éloge, non parce que vous êtes mon neveu (je

ne connais de distinction que le mérite) mais parce que dois.

VALINCOURT.

Vous étiez informé de cette affaire?

VOLNY.

Jusqu'à ce moment le Roi ne m'en avait rien dit.

VALINCOURT.

Se peut-il ! vous m'étonnez!

VOLNY.

Pourquoi donc? cela n'est que sage. Dans le rang où le ciel l'a placé, pour le bonheur de tous, une indiscrétion peut devenir une faute.

VALINCOURT.

Je ne sais pas plus que vous, monsieur le duc, quel est ce mystère, mais je le trouve surprenant.

VOLNY.

Lorsque moi, le ministre immédiat de ses volontés, je ne m'en plains pas, vous ne pouvez vous en étonner. Son destin est de commander, le nôtre de lui obéir, nous taire.

VALINCOURT, *avec transport.*

Et l'aimer!

VOLNY.

Quant à cela, ce n'est plus un devoir; il nous en a fait un besoin et vous l'éprouvez comme nous. Peut-être une récompense brillante vous attend; mais quelle qu'elle soit, elle ne sera pas au-dessus de vos services.

VALINCOURT.

Je n'ai fait que mon devoir. Réussir à l'armée, c'est de la fortune. Le titre d'aide-de-camp de Sa Majesté, m'a trop récompensé; avant tout, j'ai voulu me montrer digne d'un parent tel que vous.

VOLNY, *préoccupé.*

D'un parent?

VALINCOURT.

Je suis votre neveu

VOLNY.

Ah!.. oui... j'étais distrait. Pardonnez...

VALINCOURT.

Dès le berceau, j'ai perdu mes parens; vous êtes toute famille, il faut bien mériter vos bontés.

VOLNY.

Parlons pas de cela. Mon cher neveu, je désire que vous nous suiviez à la chasse; j'en demanderai la permission.

VALINCOURT.

Quoi, mon oncle, vous n'oseriez prendre sur vous cette bagatelle!

VOLNY.

Valincourt, nous vivons dans un monde où tout est important; un mot, un geste, une pensée peuvent avoir des suites. D'ailleurs, c'est en n'abusant de rien, qu'on acquiert des droits à demander les choses justes. Mes principes sont sévères, ils vous font peur, d'autant plus qu'ils contrastent avec votre caractère léger, mais sensible, frivole, mais charmant. Rassurez-vous, (*bas*). je suis comme cela avec tout le monde.

VALINCOURT.

Mon cher oncle!

VOLNY.

Si, comme je l'espère, vous êtes de la partie de chasse, songez bien à vous observer, afin de ne commettre aucune indiscrétion, aucune inconséquence. Vous savez quel est le but de ces courses lointaines; la chasse en est le prétexte, et le bonheur du peuple, la cause. Dans ces occasions, on ne saurait être trop prudent; car le Roi a toujours des projets, et il faut craindre d'en troubler la pensée. C'en est assez sur ce point. Retournez auprès du vieillard que vous avez accompagné, et présentez-le moi.

VALINCOURT, *saluant.*

J'y vais, monsieur le duc. (*A part*). J'ai été fort raisonnable; c'est rare.

SCÈNE V.

Le duc de VOLNY.

Ce mystère serait inquiétant pour tout autre que moi; mais
m'allarme point, il n'a pas oublié de m'en faire part, il
ient de tout. Ah! j'ai du moins la certitude que, si je
personne autour de lui n'en est informé. (*il réfléchit*). militaire venant de Corfou!.. Je ne vois pas... (*avec l'effroi*). si c'était... oh! non... quelle apparence?

Cependant, je l'ai souvent pensé. Mais ce jeune Valincourt qu'il a voulu que j'élevasse comme mon neveu... sans que personne sache encore... ni moi-même quel est-il?.. Sa santé languissante, à l'époque où il me fut remis, m'a fait quelquefois soupçonner... Que sera devenu cet infortuné Dalainval?.. Ah! qu'importe le motif de ce secret? il ne peut être que grand, honorable, utile; les flatteurs ne l'ont pas connu; ils n'ont pu séduire le cœur qui le renferme, et je m'abandonne en aveugle au dévouement que je lui dois.

SCÈNE VI.

Le duc de VOLNY, VALINCOURT, ROGER.

VALINCOURT.

Monsieur le duc, conformément à mes ordres, j'ai l'honneur de vous présenter monsieur le baron de Sarmé.

VOLNY, *à part, cherchant s'il connait ce nom.*

De Sarmé!...

ROGER.

Excusez mon embarras. Soldat depuis mon enfance, je suis étranger à tous les usages du grand monde, que ma naissance ne m'appelait point à connaître et dont une invincible timidité m'a toujours éloigné.

VOLNY, *à part.*

Quelle voix!

VALINCOURT.

Un militaire timide!

ROGER.

Cela est un peu ridicule, je le conçois; mais cette faiblesse s'accorde avec ma destinée; pour qui n'a pas à se louer des hommes, la solitude est un besoin.

VALINCOURT.

Il faut du courage.

ROGER.

Jeune homme, j'en ai souvent donné l'exemple.

VOLNY.

Plus je vous entends... Monsieur le baron, n'avez-vous pas été?.. Veuillez vous approcher...

ROGER.

Vous-même ne me paraissez point inconnu.

VOLNY.

O ciel! que vois-je?

ROGER.

Me trompé-je, à mon tour?

VALINCOURT, *à part.*

Bon! je vais tout savoir.

VOLNY.

Valincourt, éloignez-vous.

VALINCOURT, *à part.*

Ah! diable! (*Il sort*).

SCÈNE VII.

Le duc de VOLNY, ROGER.

VOLNY.

Je ne reviens pas de ma surprise; est-ce vous Roger?

ROGER.

Ah! monsieur de Volny, je vous reconnais.

VOLNY.

Hâtez-vous de m'expliquer par quel miracle je vous revois... J'en ai quelquefois eu le pressentiment, mais sans jamais oser penser qu'il se réaliserait.

ROGER.

Je ne l'espérais pas davantage!.. Un ordre suprême me rappelle.

VOLNY.

C'est donc un ordre du ciel même!

ROGER.

Oui, monsieur... Ah! pardonnez, j'oublie le titre que l'on vous donnait à l'instant devant moi... daignez m'excuser, monseigneur.

VOLNY.

Ce nom de Sarmé...

ROGER.

Je le porte depuis quinze ans; ah! monseigneur...

VOLNY.

Appelez-moi votre ami. Ce que j'ai fait m'autorise à vous en prier, et les signes honorables dont je vous vois revêtu, m'annoncent que j'avais bien lu dans votre âme. Je ne vous ai vu que

quelques fois, il y a quinze ans, pour être à la fois votre juge et votre appui ; le bienfait a sa mémoire ainsi que la reconnaissance, et nous ne pouvons plus nous méconnaître. Votre présence m'apprend le résultat heureux de mes démarches, on le disait funeste. J'étais alors dans le rang le plus modeste de la magistrature ; mais un brûlant amour pour la vérité, un courage intrépide à défendre ses droits, comme je le fis après votre condamnation, et plus encore, les bontés d'un maître qui ne laisse aucune noble action sans récompense, m'ont élevé au poste brillant où vous me voyez aujourd'hui. Le premier de ses plus fortunés serviteurs, je l'approche à tout instant, je lui parle comme à mon père ; rarement il conçoit une grande entreprise sans daigner me l'apprendre, et je vous dirais même qu'il n'a point de secret pour moi, si celui de votre retour n'était le premier qu'il dérobe à mon zèle.

ROGER.

Il ne vous en a point instruit !

VOLNY.

Non, et j'en suis ravi. Un projet conçu dans son sein et exécuté par lui seul, doit être assurément profitable à la société ; mais puisqu'il ne s'en est point ouvert devant moi, n'en parlons p[illegible] Nous pouvons du moins nous entretenir de votre malheur [illegible]aire ; elle est ici tout-à-fait oubliée.

ROGER.

Elle a fait bien du bruit ?

VOLNY.

Des officiers, arrivant de l'armée de Varsovie, en parlèrent assez légèrement. Ces rumeurs furent recueillies par quelques oisifs, que des objets moins sérieux occupèrent bientôt après. Dès que vous eûtes disparu, car votre éloignement fut un vrai coup de foudre, j'ignorai moi-même votre sort et je partageai l'opinion générale sur sa fatalité. Le Roi seul, à ce que je vois, en eût l'entière connaissance... mais que dis-je ? le Roi !. Vous savez quel nom il prend aujourd'hui, et sous quel titre il se propose de quitter Lunéville pour toute la journée.

ROGER.

On vient de m'apprendre cet incognito. Je m'en souviendrai.

VOLNY.

N'ayant pas reçu l'ordre de vous présenter, je ne puis que l'attendre. Jusqu'à ce moment, vous logerez avec moi.

SCÈNE VIII.

Les Précédens, ISIDORE.

ISIDORE.

Monsieur le duc, j'ai exécuté les ordres de votre Excellence; les seigneurs invités, attendent dans la galerie, le passage de Sa Majesté.

VOLNY.

Et les autres?

ISIDORE.

Ils sont avec les secrétaires, dans la salle qui donne sur la route, et n'en sortiront pas de la journée.

VOLNY.

Isidore, vous voyez monsieur le général baron de Sarmé. En attendant que vous écriviez ce nom sur la feuille des présentations, ne l'oubliez pas. (*bas à Roger*) C'est le seul que je vous donnerai en public, jusqu'à nouvel ordre. (*à Isidore*). Les équipages sont-ils prêts?

ISIDORE.

Oui, monseigneur, les deux voitures sont dans la petite cour.

VOLNY, *bas à Roger*.

Vous l'entendez, deux voitures... quelle suite!

ROGER.

C'est le moyen de n'être pas reconnu.

VOLNY

Oui, mais le bien qu'il fait trahit presque toujours l'incognito.

ROGER.

Je le sais mieux que personne.

VOLNY, *à Isidore*.

Les chevaux de main seront aussi prêts, en cas de besoin?

ISIDORE.

Monseigneur, ils ont pris les devans avec la meute et deux valets de pied déguisés. En cas d'événement, on les trouverait à cent pas des voitures.

VOLNY.

On ne saurait prendre trop de précautions. Ah ! mon ami, si vous pouviez jetter les yeux sur le travail dont il vient de s'occuper, vous l'aimeriez encore davantage. (*Il indique le pertefeuille qu'il a posé sur la table*).

ROGER.

Cela est impossible.

VOLNY.

Quels soins paternels ! Comme il chérit ses enfans ! Depuis qu'il s'est fixé à Lunéville, que d'heureux il a fait ! Comme il a protégé les sciences, les arts, encouragé les lettres !.. Avec quelle simplicité noble et touchante, il s'est conformé à nos mœurs, à nos usages ! Ah ! mon ami, la Lorraine n'en perdra jamais le souvenir ! Mais parlons bas, il ne peut tarder à sortir, et s'il m'entendait vanter ses bonnes actions, il m'accuserait de trahir les secrets de l'État.

ROGER.

Vous plaisantez.

VOLNY.

Non. Il se met quelques fois en colère contre moi ; mais quand il essaye de réparer ce qu'il appelle ses vivacités, en m'accablant de ses faveurs, oh ! je le lui rends bien, je vous assure, je n'accepte rien.

SCÈNE IX.

Les Précédens, VALINCOURT.

VALINCOURT.

Monsieur le duc, les gardes sont sous les armes, on est prêt au départ ; tout annonce que le Roi va passer, je viens vous en avertir.

VOLNY.

Il suffit, je n'attends plus que lui.

ROGER.

Je ne puis me défendre d'une profonde émotion, je crains de ne pouvoir soutenir l'aspect de cet auguste visage.

VOLNY.

Vous n'y verriez que la justice et la bonté, tout autre sentiment s'y peindrait mal ; calmez-vous. Messieurs, je vous recommande le plus profond silence, non seulement il prouve le respect, mais il est encore nécessaire aux succès de ses hautes

méditations, car vous le savez, il travaille sans cesse au bonheur de sa grande famille. J'entends du bruit dans la galerie... c'est par là qu'il va passer; il est temps de se tenir prêts. Monsieur de Sarmé, placez-vous là, il vous appercevra, j'en suis sûr. Nous, nous le suivrons à peu de distance.

VALINCOURT.

Monsieur le duc, on ouvre.

VOLNY.

Le voici, éloignons-nous. (*Ils se retirent dans le fond*).

SCÈNE X.

Les Précédens, LE ROI.

LE ROI, *plongé dans une profonde méditation.*

Il se cache sous le nom de Dormesson... comment se fait-il, depuis deux mois que les évènemens de la guerre m'ont amené à Lunéville, que j'en sois seulement informé depuis quelques jours?.. Serais-je mal servi?.. Non. Ils m'aiment... ils le doivent, je fais tout pour eux. Le sort aura trahi le zèle de ceux que j'ai commis à cette recherche... Ce malheureux Dalainval, il quitta si brusquement la Pologne, qu'il me fut impossible de lui rendre un bien si cher... c'était alors que la victoire abandonnait mes drapeaux... il fallait penser à mon peuple. Mais enfin, puisque je connais la retraite de cet infortuné, je ne puis trop me hâter. Le bonheur du dernier de mes sujets, sera toujours mon premier devoir, les autres ont le temps d'attendre. Quelqu'un!

VOLNY.

Sire...

LE ROI.

Ah! c'est vous, duc, je vous croyais au départ.

VOLNY.

En quittant la personne de votre Majesté, j'ai trouvé mon neveu dans cette salle, comme vous l'aviez prévu, sire; il m'a présenté le baron de Sarmé.

LE ROI.

Je l'attendais aussi. Où est-il?

VOLNY.

Le voilà, sire. Monsieur le baron ..

LE ROI

Approchez... (*à part*). Comme le malheur a pesé sur sa tête !

ROGER.

Sire, le respect m'impose. Je prie votre Majesté d'excuser un trouble...

LE ROI.

Général, vos maux sont grands, mais la bonté du ciel est immense, espérons. Vous me suivrez à la chasse, vous aussi Valincourt. (*Valincourt et Roger s'inclinent*). Faire des heureux !..La douce ambition!. c'est là toute ma gloire.. comme elle fait battre mon cœur !.. quelle joie pure et profonde, une bonne action vient y répandre ! Au moment de s'y livrer, je sens que l'homme de bien porte plus légèrement la vie. Messieurs, nous allons chercher le plaisir. Je me sens d'humeur à vous tenir tête à tous. Valincourt, vous serez encore notre maréchal-des-logis ; c'est vous que je charge de nous trouver à dîner, car je ne veux pas qu'on emporte de provisions ; nous vivrons aujourd'hui chez l'habitant, comme à la guerre, mais aussi avec la même discipline.

VALINCOURT.

Votre Majesté ne manquera de rien, Sire, j'en réponds.

LE ROI.

Allons, monsieur le duc, je vais donner carrière à votre imagination ; soyez prêt à tout évènement, je vous y engage, si vous ne voulez marcher aujourd'hui de suprise en surprise. Mais, en attendant, suivez-moi. Il faut que je quitte les attributs de la royauté et que je renonce à ses prérogatives, pour n'être à tous les yeux que l'un de mes sujets les plus modestes. Ainsi, vous l'entendez, messieurs, ma résolution est prise pour toute la journée ; j'abdique.

(*Il sort et les autres personnages le suivent*).

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un appartement ouvert dans le fond et donnant sur un parc. On apperçoit en face, un pavillon isolé.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTIN, AGATHE, *occupés à préparer un déjeûner, qui est sur une table, placée sur le devant de la scène, à droite du spectateur.*

JUSTIN.

Je n' dis pas ça, mam'selle Agathe, Dieu, m' garde d' soupçonner not' maître d' queuque reproche à se faire! J' dis seulement que pour un homme riche, il est ben triste; quand y rit, c'est comme un miracle.

AGATHE.

Je l'ai toujours vu comme cela, depuis dix ans que je suis à Ligny; personne n'a jamais su la cause de son chagrin.

JUSTIN.

C'est singulier! en revanche, monsieur Francheville, son ami, il est gai comme pinson. S't hiver y avait-y rien de risible comme de l' voir batifolai avec mam'selle Cécile et monsieur Ernest? Y les forcions, morguenne, à se tenir les côtes. Mais d'main y va ben mieux batifolai, pique il épouse mam'selle Cécile.

AGATHE, *soupirant.*

Oui!

JUSTIN.

Pourquoi donc c' gros soupir?.. Est-ce que c'est vous qui s' mariai?

AGATHE.

Ah! mon pauvre Justin, si j'en crois certaines choses, ce mariage-là contrariera bien du monde.

JUSTIN.

En vérité! quoi donc qu'y a?

AGATHE, *mystérieusement.*

Une horreur, mon ami!

JUSTIN.

Une horreur!.. A mon Dieu, vous m' donnai la chair de poule!

AGATHE.

Tu ne sais pas tout.

JUSTIN.

Au contraire... je ne sais rien.

AGATHE.

Je n'ose me livrer à mes conjectures, je ne suis pas encore bien certaine de mon fait, on se cache de moi; mais je ferai tant, que je découvrirai le mystère.

JUSTIN.

Y a donc un dessous de cartes. Voyons.

AGATHE.

Monsieur Ernest, notre jeune maître...

JUSTIN.

L' frère, d' mam'selle Cécile.

AGATHE, *en confidence.*

Je crois qu'ils s'aiment.

JUSTIN.

Après.

AGATHE.

Comment, après!

JUSTIN.

Et c'est ça qu' vous appelai eune horreur! D' l'amitié.

AGATHE.

De l'amitié... le sot!

JUSTIN.

Expliquai-vous donc.

AGATHE.

Vas, tu n'es qu'un benêt. J'apperçois monsieur Franchéville. Songe à garder le silence là dessus.

JUSTIN.

Ça n' s'ra pas difficile, vous n' m'avai rien dit. (*A part*). Elle est drôle, mam'selle Agathe.

SCÈNE II.

Les Précédens, FRANCHEVILLE, *un fusil à la main.*

FRANCHEVILLE.

Bonjour, mes enfans... eh! bien, personne! Ils dorment encore, je gage. Je les reconnais-là, le soir, promettant de se lever avant le jour, et le matin...

AGATHE.

Pardonnez-moi, monsieur, tout le monde est levé au château, mais on fait les préparatifs.

FRANCHEVILLE.

Les préparatifs! Pour une partie de pêche!.. Ne semble-t-il pas que ce soit une chasse.

JUSTIN.

Monsieur, j'ons arrangeai les bateaux.

FRANCHEVILLE.

Cela ne me regarde pas. La pêche est un amusement trop innocent pour moi; j'irai faire ma tournée, et je les rejoindrai dans l'isle. Dis donc, Agathe, c'est demain le grand jour, ma chère. Tu dois être contente de mon mariage, de tels évènemens conviennent toujours aux intérêts des bons serviteurs.

AGATHE.

Monsieur, l'espérance que mon maître en sera moins malheureux, me le fait souhaiter plus ardemment encore.

JUSTIN.

Oui, monsieur, l'espérance que...

FRANCHEVILLE.

Tais-toi nigaud. C'est aussi ce que j'espère. Lorsqu'il fit l'acquisition de ce château, qui borne mes domaines, j'eus avec lui quelques relations d'intérêt. Nous fumes si contens l'un de l'autre, nous nous entendîmes, nous nous convînmes tellement, que, de simples voisins, nous devînmes amis intimes. Il y a onze ans de cela, et depuis ce temps, je n'ai pu lui arracher le secret de sa douleur. Tant que je n'ai été que son ami, j'ai dû le respecter, mais quand je serai son gendre, je prétends bien, morbleu! tout savoir.

AGATHE.

Vous êtes bien épris de mademoiselle Cécile.

FRANCHEVILLE.

Épris, n'est pas le mot qui convient à mon âge ; je l'aime de bonne et franche amitié, je veux son bonheur, et je crois pouvoir le faire, si elle n'est pas trop exigeante. Dormesson a pris la ferme résolution de ne pas retourner à la ville, il faut un époux à sa fille, il n'y a ici que des paysans, je porte la seule figure humaine qui soit à dix lieues à la ronde, et j'ai besoin d'une héritière. Jusqu'ici mon goût pour l'indépendance, m'a empêché de me marier ; mais je trouve une femme jeune, aimable, trop riche, fille de mon meilleur, de mon seul ami, et toutes ces considérations me conduiront demain, à cinq heures du matin, dans l'église du village.

AGATHE.

J'entends, il n'y a pas d'amour de votre part.

FRANCHEVILLE.

Cependant ma femme ne se plaindra pas.

JUSTIN.

V'là la compagnie!

FRANCHEVILLE.

Tant mieux, car j'ai faim.

SCÈNE III.

Les Précédens, DORMESSON, ERNEST, CÉCILE.

FRANCHEVILLE.

Arrivez donc paresseux! Il y a un siècle que je vous attends.

DORMESSON.

Pardon, Francheville.

FRANCHEVILLE.

Bonjour, mademoiselle Cécile. Bonjour, Ernest.

CÉCILE.

J'ai l'ai l'honneur de vous saluer.

ERNEST.

Bonjour, mon ami.

FRANCHEVILLE.

Vîte à table, et dépêchons ; il fait grand jour, mes oiseaux seront levés. (*On se met à table*).

DORMESSON.

Tu veux donc faire un tour dans le bois, et nous rejoindre par le petit chemin?

FRANCHEVILLE.

Oui. Vous allez vous embarquer au bout de l'avenue, et dans deux heures, je vous rejoins. Ernest, ton fusil est dans la chaumière; si quelques canards m'échappaient et voulaient passer le détroit, tu en ferais justice.

ERNEST.

Toujours chasseur impitoyable, et d'une adresse!..

FRANCHEVILLE.

Tu me flattes.

DORMESSON.

La chasse!.. cruauté!

FRANCHEVILLE.

Bon! c'est un amusement.

DORMESSON.

Funeste à bien des gens!

FRANCHEVILLE.

Aux maladroits.

DORMESSON.

Et aux malheureux!

CÉCILE, *à Francheville.*

Monsieur, daignez ne pas vous entretenir d'un sujet qui paraît affliger mon père.

FRANCHEVILLE.

Mais, mademoiselle, vous conviendrez cependant...

ERNEST, *l'interrompant à dessein.*

Monsieur, avez-vous bien reposé cette nuit?

FRANCHEVILLE.

Mais, oui, je dors toujours. Et vous, Cécile? La veille du mariage, une jeune personne a bien des réflexions à faire.

CÉCILE.

Je ne m'en permets pas, monsieur, quand mon père a parlé.

DORMESSON

Agathe, a-t-on apporté le journal?

AGATHE.

Il est auprès de monsieur Ernest.

ERNEST.

Le voilà.

DORMESSON.

Lisez l'article *Paris*, seulement.

ERNEST, *lisant.*

« On juge en ce moment un homme accusé d'avoir attenté » à la vie de...

DORMESSON, *se levant brusquement.*

Assez. Partez.

FRANCHEVILLE.

Bien dit. Il fait un temps superbe.

DORMESSON.

Cécile, Ernest, allez devant, je vous rejoindrai bientôt; il faut que j'entre dans le pavillon.

FRANCHEVILLE.

Mais que fais-tu donc tous les matins dans ce pavillon, dont tu gardes si soigneusement la clef?

DORMESSON.

Rien.

FRANCHEVILLE.

Oh! on ne va pas tout seul...

DORMESSON.

Tais-toi!

FRANCHEVILLE.

Ah! Dormesson, tu me dois bien des confidences! Je te passe encore aujourd'hui tes secrets; mais demain, je veux tous les connaître.

CÉCILE.

Voulez-vous que je vous accompagne?

DORMESSON, *à Cécile.*

Non, ma Cécile. (*il l'embrasse*).

ERNEST, *tendrement.*

Et moi, mon père?

DORMESSON, *d'un ton sévère.*

Vous!.. (*avec intérêt*). J'ai refusé Cécile.

(*On le voit entrer dans le pavillon. Agathe et Justin ont desservi. Ils sortent.*

SCÈNE IV.

FRANCHEVILLE, CÉCILE, ERNEST.

FRANCHEVILLE.

Conçoit-on quelque chose à sa conduite envers nous?

ERNEST.

Il a des chagrins.

CÉCILE.

Que nous ne pouvons connaître.

ERNEST.

Cet article du journal a paru l'émouvoir.

FRANCHEVILLE.

Ah! ça, vous voilà aussi dans les idées tristes, je ne les aime pas, et je m'en vais. Restez-vous là?

CÉCILE.

Nous attendrons mon père.

FRANCHEVILLE.

Eh! bien, adieu. Bonne chance, et surtout patience; c'est la vertu des pêcheurs. (*Il sort*).

SCÈNE V.

ERNEST, CÉCILE.

ERNEST.

Ce monsieur Francheville est d'une gaîté...

CÉCILE.

C'est un homme estimable.

ERNEST.

Sous des dehors légers, il cache un cœur généreux, et de brillantes qualités. Comme il vous aime, Cécile!

CÉCILE.

Assez.

ERNEST, *soupirant.*

Trop peut-être!

FRANCHEVILLE, *dans la coulisse.*

Ernest!.. Ernest!..

ERNEST.

C'est lui que j'entends.

CÉCILE.

Lui serait-il arrivé quelqu'accident?

SCÈNE VI.

Les Précédens, JUSTIN.

JUSTIN.

Eh! vîte, eh? vîte! N'y a pas d' temps à perdre. A quatre

pas d'ici, monsieur Francheville a fait lever une compagnie d' perdreaux, et il appelle monsieur Ernest pour tirai d'sus.

ERNEST.

J'y vais. Au revoir, Cécile.

CÉCILE.

Prenez bien garde de vous blesser.

ERNEST.

Ne craignez rien. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

JUSTIN, CÉCILE.

JUSTIN.

Ah! ben oui, s'blessai!.. Vous n' savez donc pas comme il est adroit, monsieur vot' frère!.. Y tuerait une mouche sur le clocher d' la paroisse.

CÉCILE, *riant*

Pourvu qu'il put la voir.

JUSTIN.

Ah! oui; c'est comme cela que je l'entends.

SCÈNE VIII.

Les Précédens, AGATHE.

AGATHE.

Mademoiselle, un jeune homme qui vient de se présenter au château, demande si l'on y peut recevoir quelques personnes égarées à la chasse.

CÉCILE.

Un jeune homme.

AGATHE.

De bonne mine, et d'une gaîté charmante.

CÉCILE.

A-t-il dit qui il est?

AGATHE.

Je n'ai pas osé le lui demander; mais il paraît bien né; il m'a dit les choses les plus galantes.

JUSTIN.

En ce cas-là, c'est un homme comme il faut.

CÉCILE.

Je ne puis rien décider sans consulter mon père.

AGATHE.

Désirez vous lui parler!

CÉCILE.

Non, il faut attendre.

AGATHE.

Monsieur ne peut tarder à sortir du pavillon, il le trouverait ici, et si le jeune homme s'expliquait lui-meme, je suis bien sûre. .

CÉCILE.

Il est vrai que s'il est tel que tu le dépeins, je puis, pour un moment, le recevoir ici sans crainte.

AGATHE.

Je vous en répondrais presque... si toutefois on pouvait répondre des hommes.

JUSTIN, *à part.*

Pourquoi donc pas? nous répondons ben des femmes quequ'fois.

CÉCILE.

Eh! bien, fais-le venir.

AGATHE.

Il n'est qu'à deux pas.

CÉCILE.

Justin, reste là. (*Agathe sort*).

SCÈNE IX.

CÉCILE, JUSTIN.

Oui, mam'selle, et j' f'rons sentinelle en long et en large de c'te place.

CÉCILE, *à elle-meme.*

Mon père ne se refuse point ordinairement à de pareilles demandes, c'est meme l'obliger que de les lui faire, et je crois ne rien hasarder, en recevant ici ce jeune homme. Il est gai, dit on! Tant mieux, il dissipera peut-etre ce nuage de tristesse répandu sur toute notre maison ..

JUSTIN.

V'là l' monsieur!.. Ah! c'est vrai, qu'il a bonne mine. Mam'selle Agathe est connaisseuse.

SCÈNE X.

Les Précédens, AGATHE, VALINCOURT.

AGATHE.

Monsieur, voici mademoiselle Cécile, la fille du maître de ce château.

VALINCOURT, *à part.*

Quel maintien modeste ! (*Haut*). Mademoiselle, déjà satisfait de l'accident qui nous arrive, je vous demanderais mille pardons de ses résultats, s'il fallait s'excuser de son bonheur ; mais l'usage autorise ma démarche. Égarés à la chasse, courant depuis cinq heures du matin, abîmés de fatigue, et ne voyant d'autre habitation que ces deux châteaux voisins, nous avons donné la préférence au vôtre ; c'est une heureuse inspiration, si j'en juge par le plaisir que j'éprouve déjà près de vous, et je m'en féliciterai davantage en trouvant ici l'hospitalité que nous vous offririons, si vous étiez à notre place.

CÉCILE.

Monsieur, je ne doute pas de la générosité de vos intentions ; elle ne ferait qu'augmenter le plaisir que j'aurais de vous recevoir, si j'en étais maîtresse, mais c'est à mon père qu'il faut vous adresser. S'il vous accueille, comme je le présume, croyez que je ne négligerai rien, pour vous rendre ce passage agréable.

VALINCOURT.

Quoique vous fassiez, mademoiselle, vous ne le rendrez jamais aussi agréable que me l'est déjà votre présence.

JUSTIN, *à part.*

Ça ne commence pas mal !

AGATHE, *bas à Cécile.*

Que vous ai-je dit ?

CÉCILE.

Mon père est occupé pour quelques instans

VALINCOURT.

Tant mieux ! nous causerons.

AGATHE.

Mais monsieur, vos compagnons...

VALINCOURT.

Ah ! vous avez raison, je crois que j'allais les oublier... ils

sont aux environs. J'ai été envoyé à la découverte. Ils ont bien voulu compter sur l'éloquence de leur ambassadeur.

JUSTIN, *à part.*

V'là qu' ça s'échauffe !

CÉCILE, *avec embarras.*

Impatientés de ne pas vous voir, s'ils allaient demander retraite ailleurs !..

VALINCOURT.

O ciel !.. vous m'effrayez ! A peine arrivé, il n'y avait que cette raison qui put me déterminer à vous quitter sitôt. Mademoiselle, permettez que j'aille les rassembler, leur donner quelque espoir, et je reviens à l'instant. (*A part*). C'est décidé, je m'installe ici. (*Il sort*).

SCÈNE XI.

CÉCILE, AGATHE, JUSTIN.

JUSTIN.

Je relève la sentinelle ; mais vraiment mam'selle, vous n'en aviez pas besoin, l' monsieur est gentil.

AGATHE.

Ah ! mademoiselle, faites votre possible pour que monsieur le reçoive !

CÉCILE.

Je le désire. Ce jeune homme est aimable.

JUSTIN.

Si ça continue, c' chasseur-là f'ra rafoler tout le monde, y m'plaît aussi à moi.

SCÈNE XII.

Les Précédens, DORMESSON.

DORMESSON, *très-ému.*

Ah !.. viens, ma fille !.. je te revois toujours avec un nouveau plaisir.

CÉCILE.

Surt[illegible]t, quand vous sortez de ce pavillon.

DORMESSON.

Tu m'at[illegible]ndais.

CÉCILE.

J'ai à vous demander la permission de recevoir des chasseurs qui désirent se reposer ici.

DORMESSON.

Encore!

CÉCILE.

Celui qui est venu porter la parole en leur nom, m'a semblé mériter des égards, il paraît avoir de la naissance.

DORMESSON.

Il n'importe, je ne les recevrai point.

(*Cécile fait un mouvement de regret*).

AGATHE.

Quel malheur!

DORMESSON.

Cependant, je ne veux pas qu'ils souffrent de la nécessité où je suis de les refuser; Francheville les prendra chez lui, et l'on veillera à leurs besoins.

CÉCILE.

Pourquoi donc, mon père?

DORMESSON.

La chasse est un plaisir, (on le veut du moins), on s'y livre avec transport, et je ne suis pas plus disposé à partager leur joie, qu'à les attrister de ma douleur.

CÉCILE.

Au contraire, ils...

DORMESSON.

Cécile, tout est dit, allez me faire obéir.

CÉCILE, *à Agathe.*

Je ne puis le blâmer.

AGATHE, *à Cécile.*

C'est dommage!

JUSTIN, *à part.*

V'là les politesses flambées.

(*Cécile et Agathe sortent par la droite du spectateur. Justin reste dans le fond du jardin*).

SCÈNE XIII.

DORMESSON, *seul.*

Non, je ne veux plus voir personne... la société des hommes

me devient de jour en jour plus odieuse... il y a des momens... ô, ma Cécile, que j'ai besoin de penser à toi !.. Je chercherai donc vainement sa trace dans tout l'univers, je ne le reverrai jamais... jamais! ce mot est épouvantable.

SCÈNE XIV.

DORMESSON, JUSTIN.

JUSTIN.

Monsieu, n' vous en allai pas, monsieur Francheville et monsieur Ernest revenont par ici, et j' crois qui vous cherchont.

DORMESSON

Sont-ils loin?

JUSTIN.

Tout au plus comme un coup d' fusil à p'tits plombs. Y s' demenont comme tout. M'est avis qu'y s' disputions.

DORMESSON, *vivement.*

Ils se disputent!

JUSTIN.

Ça s'ra pour queuque pièce d' gibiai qui croyont avoir tuai tous deux.

DORMESSON.

Encore!... Toujours la maudite chasse! (*Il sort*).

SCÈNE XV.

JUSTIN, *seul.*

Eh! ben...y s'en va!.. A son aise!.. Ah! mon dieu que ces gens riches sont donc hureux! Ça dort dans la plume, ça chasse dans un batiau, et ça s' promène dans eune boëte... J'aimerions assez c'te vie-là... Je vois ces deux messieux! je m'en sauve! (*Il sort*).

SCÈNE XVI.

FRANCHEVILLE, ERNEST.

FRANCHEVILLE.

Mon cher Ernest, tu prends un ton qui m'allarme. Qu'as-tu à me dire?

ERNEST.

Je suis désespéré!

FRANCHEVILLE.

Désespéré!.. cela vaut bien la peine de quitter notre chasse.

ERNEST.

Je vais perdre d'un seul mot tous mes droits à votre amitié, à votre estime.

FRANCHEVILLE.

A mon estime!.. Cela n'est pas facile. Aurais-tu quelques reproches à te faire?

ERNEST.

Il n'en est pas un que je ne me sois fait; mais je suis coupable malgré moi, mes torts sont au-dessus de ma raison. Daignez donc avoir pitié d'un malheureux qui se fait horreur à lui-même.

FRANCHEVILLE.

Tu m'effraies.

ERNEST.

Demain...

FRANCHEVILLE.

Eh! bien, demain?..

ERNEST.

Ah! monsieur, je suis bien malheureux!

FRANCHEVILLE.

Achève. Tu sais si je t'aime!.. compte, non sur mon indulgence, tu n'en as sans doute pas besoin, mais sur mon entier dévouement. Allons, parle.

ERNEST.

Élevé avec Cécile, accoutumé à lui prodiguer le doux nom de sœur, à épancher mes plus légères peines dans son cœur, qui ne me laissa jamais ignorer une seule de ses pensées, je sens mieux que tout autre la perte que je vais faire.

FRANCHEVILLE.

Comment donc, la perte!...

ERNEST.

Demain vous épousez Cécile.

FRANCHEVILLE.

Oui, mais nous ne nous quitterons point; il est convenu entre Dormesson et moi que nous habiterons toujours ensem-

ble cette belle campagne. Tu verras ta sœur à toute heure de la journée, comme à ton ordinaire.

ERNEST.

Ah! non ami!

FRANCHEVILLE.

Ah! ça mais sais-tu bien que ton air triste et mystérieux m'étonne de plus en plus?.. cela n'est pas naturel. Est-ce là le seul motif de ton chagrin?

ERNEST, *avec l'accent du plus sombre désespoir.*

Je n'en ai point d'autre.

FRANCHEVILLE.

Cet accent... (*avec effroi*). Ah! dieu!.. Quelle idée!.. je n'ose m'y livrer... Ernest, regardez-moi.

ERNEST.

Cachez-moi dans votre sein.

FRANCHEVILLE.

Malheureux!.. Je vous entends!.. Votre sœur!

ERNEST.

Par ce que vous avez de plus cher, ne me repoussez pas!

FRANCHEVILLE.

Ah! pauvre Dormesson, que de maux ils t'ont préparés!... Comment oser te porter ce coup? il te donnera la mort.

ERNEST.

Ah! plutôt souffrir mille fois davantage que d'exposer les jours de mon respectable père.

FRANCHEVILLE.

Écoute : dans une telle circonstance, il est impossible de prendre sur le champ un parti convenable; il faut tout attendre de la réflexion et de la prudence. Je crois cependant entrevoir les moyens de tout concilier, laisse-moi agir et fie-toi à mon zèle.

ERNEST.

Je ferai tout ce que l'on voudra, pourvu, mon ami, que l'on ne m'éloigne pas aujourd'hui de Cécile.

FRANCHEVILLE, *à part.*

C'est précisément ce qui t'arrivera dans la journée.

SCÈNE XVII.

Les Précédens, DORMESSON, VALINCOURT.

DORMESSON.

En vérité, monsieur, je ne comprends rien à l'empire que vous exercez sur moi. J'avais pourtant bien résolu de ne pas vous recevoir.

VALINCOURT.

Ah! je savais bien ce que je faisais en voulant vous parler moi-même!.. je ne me tiens pas sitôt pour battu, et j'avais tellement compté sur votre bienveillance que je viens de dépêcher un exprès à mes amis. Ils me suivent, et vont se présenter sur la foi des traités.

DORMESSON.

Monsieur s'est égaré en chassant avec quatre de ses compagnons; il est venu demander à se reposer chez moi, j'ai d'abord refusé; mais il m'en a sollicité de si bonne grâce que je consens à tout ce qu'il désire. Aidez-moi donc à le bien recevoir. (*à Valincourt*) Voici mon fils, et monsieur est mon meilleur ami.

VALINCOURT.

Fort bien. Tenez, messieurs, point de longues cérémonies; nous sommes à la campagne, à vingt lieues de Lunéville. Nous n'avons pas d'ailleurs beaucoup de temps à demeurer ensemble, abrégeons: les voyageurs que vous daignez accueillir avec tant de complaisance, sont de bons gentilshommes campagnards, mais bien élevés. Le plus considérable d'entr'eux est monsieur Benoît.

FRANCHEVILLE.

Monsieur Benoît! qu'est-ce que c'est que cela?

DORMESSON.

Je n'ai jamais connu...

VALINCOURT.

Il vit simplement, comme un bon père de famille; c'est un brave homme qui a bien légitimement gagné sa décoration, et qui possède l'art de se faire aimer. Les autres sont beaucoup moins, et pourvu qu'il ne quittent pas ce bon monsieur Benoît, ils seront toujours contens. Je vais donc les introduire, nous procéderons ensuite à notre installation, elle sera facile;

deux voitures sous les remises, six chevaux à l'écurie, deux gros paysans à l'office, et trente chiens affamés dans les cours, c'est peu de chose, cela ne fera pas d'embarras, pas de bruit. Mais j'apperçois mes heureux compagnons; mon ambassadeur a promptement expédié sa missive.

SCÈNE XVIII.

Les Précédens, M. BENOIT, le Duc de VOLNY, ROGER, ISIDORE, *tous en habit de chasse*, CÉCILE.

M. BENOIT.

Messieurs, je suis sensible à votre généreuse hospitalité, à l'accueil gracieux que je reçois de vous; si l'occasion se présente de vous témoigner ma reconnaissance, je la saisirai avec empressement. Je ne suis connu d'aucun de vous, je pense.

DORMESSON.

Non, monsieur.

M. BENOIT.

J'ai cependant beaucoup entendu parler de votre maison, de l'extrême solitude dans laquelle vous vivez; de vos vertus, monsieur Dormesson; de votre cœur, monsieur Francheville, et des aimables qualités de ces jeunes gens.

FRANCHEVILLE.

Monsieur le chevalier, comment se fait-il?..

M. BENOIT.

Je suis votre voisin.

FRANCHEVILLE.

Nous n'en avons pas.

M. BENOIT.

Mon château n'est qu'à vingt lieues des vôtres, et vous vous accorderez assez de mérite, pour que votre réputation franchisse un si court espace. Je suis curieux, j'ai la manie, et je l'avoue de bonne foi, de me mêler un peu des affaires des autres, mais soyez tranquilles, je n'y gâte rien.

VOLNY.

Ne soyez donc pas surpris, messieurs, si le chevalier sait vos affaires comme vous-mêmes.

FRANCHEVILLE, *bas à Dormesson.*

Ah! c'est un tracassier!.. Il faut se défier de lui.

DORMESSON, *bas à Francheville.*

J'aime sa franchise.

M. BENOIT.

Vous ne vous débarrasserez pas de nous à bon marché, je vous en avertis, nous resterons ici toute la journée.

DORMESSON.

Monsieur, vous me ferez honneur et plaisir. Votre ton me plaît, touchez-là, et disposez de mon château, comme du vôtre.

M. BENOIT, *lui touchant la main.*

Bien! je vois avec plaisir que nous n'êtes pas fier.

VOLNY.

Monsieur le chevalier, il faut penser à vous reposer.

M. BENOIT.

J'ai autre chose à faire; mais cela n'empêche pas qu'on nous loge.

FRANCHEVILLE, *à part.*

Qu'a-t-il donc à faire ici?

DORMESSON.

Monsieur, choisissez celui de ces appartemens qui vous convient le mieux.

M. BENOIT.

Aucun!

DORMESSON.

Vous ne les connaissez pas.

M. BENOIT.

Je vois d'un coup-d'œil qu'ils ne peuvent me convenir, et si vous le permettez, j'en disposerai à mon gré.

DORMESSON.

Volontiers. (*A part*). Au fait, il est singulier.

M. BENOIT, *à Roger, lui montrant la chambre à la droite du spectateur.*

Mon ami, prenez cette chambre. (*A Valincourt*). Vous, l'autre; celle-ci restera à la disposition du maître de la maison. (*Indiquant Isidore*). Le petit logera où vous voudrez, et monsieur, (*Indiquant Volny*). me suivra dans un appartement voisin du vôtre.

FRANCHEVILLE.

Que vous avez aussi choisi!

M. BENOIT.

Non. Que monsieur va nous donner.

FRANCHEVILLE.

Vous êtes commode !

M. BENOIT.

Il faut bien recevoir les gens, ou les chasser tout-à-fait. Mademoiselle Cécile, je vous reverrai, et vous aussi, monsieur Ernest.

CÉCILE.

Moi, monsieur !

ERNEST.

Qui vous a dit mon nom ?

M. BENOIT.

Je sais tout, moi, sans avoir rien appris. Allons, monsieur Dormesson, nous sommes prêts à vous suivre.

DORMESSON.

Messieurs, je vous montre le chemin. (*Ils sortent*).

SCÈNE XIX.

FRANCHEVILLE, ERNEST, CÉCILE.

FRANCHEVILLE.

Ce monsieur-là fait bien le capable !.. J'ai grand peur que Dormesson n'ait donné gîte à un tas d'aventuriers, mais nous y aurons les yeux ; nous avons à nous occuper de soins plus pressans. Il ne faut pas que l'arrivée de ces étrangers nous détourne de nos affaires. Allons, mes enfans, du courage. Ernest, je te blâme sans doute, mais je te plains plus encore ; ta jeunesse, tes vertus même ont servi d'armes contre toi, tu n'as pas réfléchi un seul instant, mais le ciel t'envoye un ami, qui te consolera et préviendra tous vos maux.

CÉCILE.

Que voulez-vous dire ?

FRANCHEVILLE.

Vous saurez tout cela. Rentrez dans votre appartement ; et toi, vas m'attendre dans la grande allée. Je vais trouver Dormesson, lui porter ce coup dont je tremble d'avance, mais je me flatte qu'il sera moins terrible de ma part. Je vous

reverrai quand je le pourrai, sans danger pour mon ami. Allez, et surtout que ces voyageurs ne puissent rien soupçonner.

CÉCILE.

Je ne vous comprends pas.

M. BENOIT, *dans la coulisse.*

C'est bien, fort bien, nous sommes parfaitement logés.

FRANCHEVILLE.

Je vois justement ce chevalier curieux, gardons-nous de lui parler, il nous devinerait tout de suite.

M. BENOIT, *entrant.*

Vous me fuyez, messieurs.

FRANCHEVILLE.

Oui, monsieur, nous avons affaire.

(*Il emmène Cécile et Ernest*).

SCÈNE XX.

M BENOIT, le Duc de VOLNY.

M. BENOIT.

Réponse un peu vive, mais pleine de candeur, et que je préfère aux flatteries que j'entends tous les jours. Eh! bien, Volny, que pensez-vous de tout ceci?

VOLNY.

Qu'il n'y a point de hasard dans cette aventure, et que monsieur Benoit est aux lieux qu'il se proposait de visiter aujourd'hui.

M. BENOIT.

Vous avez deviné. Depuis longtemps je suis informé de ce qui se passe dans cette maison; la conduite, les discours, les sentimens de ceux qui l'habitent me sont connus; ils sont loin de le prévoir et je compte bien les surprendre.

VOLNY.

Depuis longtemps!

M. BENOIT.

Depuis quinze ans, peut-être plus, peut-être moins.

VOLNY.

Quinze ans! et je l'ignorais!

M. BENOIT.

Non, vous le saviez.

VOLNY.

Je l'ai donc oublié.

M. BENOIT.

Point, et quand je le voudrai, vous vous le rappellerez aussi bien que moi.

VOLNY.

Vous me jettez dans un étonnement...

M. BENOIT.

Vous n'y êtes pas. En entrant ici, j'ai prévenu que j'étais devin, sorcier, que sais-je? Laissez-moi donc me servir de ma science. Duc, j'ai un autre tort envers vous.

VOLNY.

Cela ne se peut.

M. BENOIT.

En effet, c'est toujours le même; mais soyez tranquille, je vous en ferai raison.

VOLNY.

Ah! monsieur le chevalier!..

M. BENOIT.

Oui, oui, je prends ici l'engagement de vous satisfaire. Toutefois, Valincourt vous a rendu compte de sa mission; elle avait encore pour objet une chose que vous ignoriez, et pourtant vous m'avez présenté ce vieux général, sans me rien demander de ce qui le touche.

VOLNY.

Son sort est en si bonnes mains, que je n'ai pas dû en être inquiet.

M. BENOIT.

Son sort! vous l'avez donc reconnu?

VOLNY.

Oui, monsieur le chevalier.

M. BENOIT.

Et vous ne l'avez pas témoigné devant moi!

VOLNY.

Je ne puis rien faire de mieux que de vous imiter; vous gardiez le silence, je me taisais.

M. BENOIT.

Bien, mon ami! tu m'excuses sans y songer : ce secret que tu crois le mien, n'est que celui de ce vieillard, et voilà la cause de mon silence envers toi.

VOLNY.

O vertu qu'on ne peut trop admirer!

M. BENOIT.

Laisse-là ma vertu, je ne fais que mon devoir. Parlons de Roger, de cet infortuné que vous m'avez présenté, on le croyait mort.

VOLNY.

Le bruit en a couru.

M. BENOIT.

C'est moi qui l'ai fait répandre. Si j'en avais cru ses ennemis, que flattaient des apparences terribles, il est vrai, mais trompeuses, on l'aurait privé de la vie, d'une vie qu'il avait exposée mille fois à l'armée, à mon insçu, et qu'il a vouée à l'austérité des devoirs que je lui ai prescrits dans son exil auquel il n'a mis un terme que par mon ordre. C'est à lui, à sa fermeté, à l'activité de ses soins, que je dois le calme qui règne dans toutes les isles du Levant; et ce Roger, perdu dans les rangs, quand un funeste hasard me le fit connaître, qui, de simple soldat, s'est élevé sans intrigue à la place qu'il honore, a montré plus de zèle pour ma cause, que les lâches flatteurs acharnés à sa perte. J'aimais à récompenser, ils ont voulu m'apprendre à punir; mais pour me venger, je veux accabler ce vieillard de plus de bien qu'ils ne m'ont contraint de leur faire de mal.

VOLNY.

Vengeance digne de vous!

M. BENOIT.

Roger n'oubliera pas que vous futes son premier défenseur. Apprenez que c'est là, Volny, la source de votre fortune près de moi; vous m'avez dit la vérité, et j'ai senti tant de plaisir à l'entendre, que je n'ai plus voulu me séparer de vous.

VOLNY.

Comme magistrat, j'en devais être le premier organe : mais ce nom de Sarmé...

M. BENOIT.

Il était nécessaire, pour le dérober plus sûrement à ses ennemis, dont l'acharnement s'est éteint dès qu'ils ont pensé qu'il n'existait plus.

SCÈNE XXI.

Les Précédens, AGATHE, ISIDORE.

AGATHE, *poursuivie par Isidore.*

Ah! ça, monsieur, voulez-vous bien me laisser tranquille?

ISIDORE.

Je cours plus fort que vous... (*il voit monsieur Benoit*). Ah!...

AGATHE.

Ces messieurs vous feront taire peut-être; il y a une heure qu'il me fait endéver, je le rencontre partout. Monsieur, ordonnez-lui de finir, je vous en prie.

M. BENOIT.

Finir!

AGATHE.

Oui, il veut m'embrasser, et de force encore.

M. BENOIT.

Isidore... finisssez.

VOLNY.

Il ne se le fera pas répéter.

ISIDORE.

Non, ma foi, et puisque monsieur le chevalier l'ordonne... (*il l'embrasse*). (*M. Benoit et Volny sortent*).

SCÈNE XXII.

AGATHE, ISIDORE, JUSTIN.

JUSTIN, *accourant.*

Mam'selle Agathe!.. Eh! ben, ne vous gênez pas; eune chose que j' nons pas encore pu obtenir depuis trois ans.

ISIDORE.

C'est qu'il y a manière de s'y prendre.

JUSTIN.

Vous avai la bonne. Mais c'est pas de ça qui s'agit... sauvai-vous!

AGATHE.

Nous sauver!

JUSTIN.

Sans barguigner... V'là la bombe qui éclate.

ISIDORE.

La bombe!.. Est-ce qu'on assiège le château? Je cours à sa défense. (*Il sort*).

SCÈNE XXIII.

AGATHE, JUSTIN.

JUSTIN.

Qu'il est bon, avec son siège! Y n'entend pas que c'est eune façon de parlai.

AGATHE.

Qu'y a-t-il donc, imbécille!

JUSTIN.

Comme j' passions dans le colidor qui conduit à l'appartement de monsieur, j' l'ons entendu s' chamaillai avec monsieur Francheville; j'ons voulu l'z écoutai, mais bah! Gny avait pas moyen. Iz zallions, y venions comme deux fous; monsieur disait à son ami, que non! Jamais... qui ne savait pas tout.. et puis y soupirait, y se fâchait... Enfin, c'était tout bellement comme à la comédie de Nanci.

AGATHE.

Je ne suis pas curieuse, mais je donnerais bien quelque chose de bon pour connaître ce mystère.

JUSTIN.

Et moi aussi.... les v'là qui venont par ici; je continuons ma course, car y ne fait pas bon sur leu passage. (*Il sort*).

AGATHE.

Je te suis. Ah! mon dieu, qu'on est malheureuse d'être femme!

FRANCHEVILLE, *entrant seul.*

Agathe, fais ton possible pour que personne ne vienne nous déranger, d'ici à quelque temps.

AGATHE.

Oui, monsieur. (*A part*). Il est écrit que je ne saurai rien. (*Elle sort*).

SCÈNE XXIV.

FRANCHEVILLE, DORMESSON.

DORMESSON.

Il ne me manquait plus que ce malheur!

FRANCHEVILLE.

Le parti que je te propose t'enlève toute inquiétude. Ernest ira voyager. Il faut qu'il parte dès aujourdhui.

DORMESSON.

Sans doute, il partira, et pour toujours.

FRANCHEVILLE.

Tu le sens comme moi, cette erreur fut involontaire.

DORMESSON.

C'est plus qu'une erreur.

FRANCHEVILLE.

Que veux-tu dire?

DORMESSON.

Mon ami, tu fus souvent étonné de ce noir chagrin qui consume ma vie, souvent tu voulus en connaître la cause, et quand je me refusais à cet aveu, tu accusais mon amitié. Hélas, je craignais d'empoisonner une blessure qui saigne encore, je voulais épargner à ta sensibilité, le récit de cette catastrophe, je voulais m'épargner moi-même, puisque je reste seul à Cécile. Sans cette malheureuse occasion, je t'aurais constamment caché le sujet de ma peine, mais il faut tout t'apprendre.

FRANCHEVILLE.

Ah! Dormesson, tu me forces à me louer d'une circonstance aussi fâcheuse!

DORMESSON.

Sommes-nous seuls, bien seuls?

FRANCHEVILLE.

Les deux importuns qui sont venus nous relancer dans ton appartement, s'occupent à la galerie de tableaux, et j'ai donné l'ordre qu'on nous laisse. Satisfais promptement ma curiosité, je t'en conjure. Songe que la moitié du fardeau que tu portes, est maintenant une dette que je réclame.

DORMESSON.

L'erreur d'Ernest, n'est pas celle que tu soupçonnes.

FRANCHEVILLE.

Comment donc?

DORMESSON.

Écoute-moi sans m'interrompre. Ce nom de Dormesson n'est pas le mien, il cache un infortuné, dont tu vas savoir le triste sort, et qui l'a pris pour échapper aux regards de tout ce qui jadis le connut heureux. Je me nomme Dalainval.

Il y a onze ans, à l'époque où j'achetai ce château, voisin du tien, je te laissai croire, que fatigué comme tu l'étais toi-même, des ridicules, de l'injustice, et de la méchanceté des hommes, je voulais me fixer dans mes terres, seulement pour fuir la société, sans avoir trop à m'en plaindre, et sous ce prétexte, je te dissimulai le véritable sujet de mes tourmens. Mais, mon ami, je te trompais. Déjà depuis quatre ans, j'avais quitté Varsovie, où je croyais mourir au sein du bonheur, et j'avais successivement parcouru l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède, espérant y trouver, non un terme à mes chagrins, mais la distraction de l'esprit, à l'aspect de lieux et de peuples nouveaux.

Quatre ans auparavant, j'avais un fils, un fils adoré, mon Eugène! . Il avait coûté le jour à sa mère, c'est te dire la double place qu'il occupait dans mon cœur... né pour toutes les vertus, déjà depuis cinq ans il flattait l'espoir de mes vieux jours... vaine illusion! la mort, une mort affreuse vint l'enlever au plus infortuné des pères. Quelques uns de mes vassaux braconnaient sur mes terres. Forcé de les en punir, quoique je le fisse avec tous les ménagemens possibles, je ne pus éviter le ressentiment de l'un d'eux ; l'effet en fut barbare.

Un jour l'ardeur de cet exercice, que je hais avec tant de raison, m'avait entraîné à plusieurs lieues de mon château ; la vengeance si glissa. A mon retour, je demandai mon fils, inutiles desirs!.. Il m'avait été ravi, et depuis le matin, mes gens le cherchaient vainement.

FRANCHEVILLE.

O ciel!

DORMESSON.

Désolé, éperdu, je m'abandonnais au plus affreux désespoir, quand j'appris que mon fils avait été trouvé mourant dans les bras même d'un soldat forcené, qui lui avait ôté la vie. Mes émissaires se saisirent du coupable. Juge de ma surprise, de ma fureur, lorque je reconnus en lui, le mari de celle qui avait allaité mon fils, un homme soutenu par moi, vivant dans ma maison, pendant qu'il était en semestre et depuis la mort de sa femme, comme un de mes affidés, et pour l'enfant duquel je témoignais une tendresse que je n'ai que trop prouvée! Dans la chaleur de leurs poursuites, mes envoyés ne purent s'occuper aussitôt de mon enfant, dont la blessure leur sembla sans espérances ; en peu d'instans, ses

restes disparurent, et les plus exactes recherches ne purent le rendre à ma douleur.

L'infâme expia son forfait, malgré l'insolent appel dont il profana la majesté royale ; mais hélas ! je n'avais plus mon fils. Privé de ma consolation, que faire désormais au monde ? Où trouver un autre Eugène ? Dans cet état, imagine si tu le peux, ce que je fis alors. Le monstre laissait en bas âge et sans espoir, cet enfant nourri avec le mien, élevé sous mes yeux, et dont l'habitude, une sorte de souvenir, de reconnaissance pour les soins de sa mère, me rendaient souvent la présence agréable. Il me rappelait cruellement celui qu'il nommait son frère !.. Eh ! bien, cette douleur plaisait à mon âme ; elle m'inspira cet héroïsme, elle échauffa ce courage qu'on ne trouve qu'au dernier terme du malheur... Cet enfant, je l'adoptai...

FRANCHEVILLE.

Est-il possible ?.. ah ! mon ami !..

DORMESSON.

Je quittai tout à coup des lieux funestes, je courus, quatre ans, de contrée en contrée. Enfin, la voix de la patrie me rappella, je conservai ce nom qui m'avait si longtemps affranchi du commerce des hommes ; je t'apportai mes regrets, j'élevai près de moi cet enfant, innocent du crime de son père, il me tint lieu de fils, et ce malheureux, c'est Ernest.

FRANCHEVILLE

Ah ! mon cher Dormesson, que viens-tu de m'apprendre ? Ce trait est sans exemple.

DORMESSON.

Tant pis. Puissent toutes les victimes du sort, trouver comme Ernest, un bienfaiteur généreux ! Je mourrai content, si je laisse un tel exemple à l'humanité.

FRANCHEVILLE.

Mais ce soldat, quelles furent ses réponses ?

DORMESSON.

Il protesta constamment de son innocence ; il prétendit avoir vu mon fils expirant au bord d'une rivière, et qu'à l'instant où l'on trouva cette victime dans ses bras, il lui prodiguait les secours d'une inutile compassion. Mais vains détours, toutes les preuves l'accablèrent. Il en appela à sa vie passée ; (et j'avouerai quelle offrait des traits honorables), mais cela ne servit qu'à prouver qu'il avait été l'aveugle instrument du

crime, et plutôt que de nommer celui qui l'y avait porté, il préféra le châtiment qui m'a vengé... Hélas! sans me satisfaire. Te le dirai-je? je pleure la perte que j'ai faite, et je gémis sur ma vengeance. Oui, mon ami, la mort ignominieuse de ce misérable m'afflige; je voudrais qu'il dépendit de moi de le rendre à la vie, à la vertu, peut-être... il en eut souvent le langage. L'homme qui meurt en protestant de son innocence, laisse une secrète incertitude dans l'âme de ses juges, et celui pour qui la loi l'a frappé, vit encore moins paisible qu'eux. Et lors même qu'il est convaincu, n'est-il pas cruel de provoquer la destruction de son semblable?

FRANCHEVILLE.

Oui, sans doute, mais c'est un mal nécessaire. Ernest ignore donc sa naissance?

DORMESSON.

Il était d'un âge si tendre, qu'il n'a rien pu savoir; ma fille elle-même croit qu'Ernest est son frère. Je lui devais ce titre pour n'être pas bienfaisant à moitié, il eut été barbare de l'éclairer sur son état.

FRANCHEVILLE.

Quelle force d'âme, et qu'il sera difficile de t'imiter!

DORMESSON.

Non, mon ami; les grandes douleurs inspirent les grandes actions, il ne faut pas les juger de sang froid. Ce que j'ai fait pour Ernest te paraît sublime; dans l'état où j'étais, ce n'a été pour moi qu'un trait d'humanité fort ordinaire; tu en aurais fait autant. Voilà le sujet de ma tristesse, de cette misantropie où tu m'as vu plongé. Mon unique plaisir est de passer chaque jour quelque instans dans ce pavillon, qui renferme tout ce qui appartenait à mon Eugène. C'est là, que la mémoire de mon cœur me rappelle ce jour affreux où je l'embrassai pour la dernière fois... Dans l'amertume de ma douleur, j'y élevai un tombeau, vide de mon fils, et que je baigne de mes larmes... ô que je le regrette!..

FRANCHEVILLE.

Je le conçois; mais raisonnons. Si Ernest n'est pas ton fils, il peut aspirer...

DORMESSON.

N'achève pas!.. je t'entends... jamais.

FRANCHEVILLE.

Cependant...

DORMESSON.

J'ai payé envers Ernest une dette pénible à l'humanité, j'ai pu lui servir de père, je continuerai, il n'aura pas besoin des hommes; mais soit préjugé, soit faiblesse, je ne consentirai jamais à lui donner ma fille.

FRANCHEVILLE.

J'oserai te combattre, mon ami; oui, tu l'as dit toi-même, Ernest est innocent du crime de son père, la société ne peut, sans injustice, le repousser de son sein, et tu lui dois le bonheur que tu lui promis en l'adoptant. Eh! quoi, tu aurais trouvé la force d'exécuter un dessein inoui, d'étouffer le cri le plus douloureux de la nature, et tu n'aurais pas le courage de vaincre un ridicule préjugé, tu reculerais devant lui!.. Ce que tu as fait jusqu'à présent n'est pas d'une vertu ordinaire, et ce qui te reste à faire n'est rien auprès de la seule idée d'une telle action. Allons, allons, Dormesson, sois homme; je te rends ta parole, oublie tes engagemens avec moi, et reçois Ernest dans ta famille.

DORMESSON.

Francheville, mon digne ami, n'insiste pas davantage, ma résolution est prise, elle est irrévocable; il ne sera point mon gendre. Ecoute, prouve-moi ton amitié, vas trouver Ernest, instruis-le de tout, et envoye-le près de moi; je veux le voir encore une fois, et qu'il parte sur le champ.

FRANCHEVILLE.

Tu me charges d'un emploi bien pénible; mais puisqu'il s'agit de te prouver mon amitié, je ne balance pas. Comment vais-je m'y prendre?.. Ah! Dormesson, j'ai besoin de toute ta vertu; mais je le sens, tel est le pouvoir de tout ce qui est bien, que plus il en coûte pour l'accomplir, plus on trouve de force dans son cœur. Compte sur moi.

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. BENOIT, ROGER, *se découvrant.*

M. BENOIT.

Roger, votre conduite est celle d'un brave, d'un sujet fidèle; je suis content de vous, et c'est pour vous le dire que je vous ai fait suivre la chasse. Maintenant que puis-je faire qui vous soit utile?

ROGER, *avec un profond soupir.*

Hélas!.. rien, monsieur le chevalier. Vous venez de me payer les travaux de toute ma vie.

M. BENOIT

Ce n'est pas assez. Vous me rendrez un compte exact de tout ce qui intéresse le pays que vous quittez. Je hais les abus; cependant je sais qu'ils sont inséparables de la plus sage administration, il faut donc me montrer non seulement tout le bien que je peux faire, mais encore tout le mal que je dois prévenir. Occupez-vous de ce travail. Le duc de Volny vous parlera de ma part, voyez-le.

ROGER.

Monsieur le chevalier, je ne vous importunerai pas de l'éternel sujet de ma tristesse, il est connu de vous, et puisqu'il subsiste encore c'est qu'il est au-dessus de votre puissance d'y mettre un terme; mais après les maux d'une si triste absence, la fatigue d'un si long voyage, j'espérais l'auguste faveur...

M. BENOIT, *lui donnant sa main.*

Tiens, mets-la sur ton cœur. (*Roger saisit la main de monsieur Benoît, et la presse ardemment sur sa poitrine*). Mais prends garde... je sens tes cicatrices... si elles étaient douloureuses!..

SCÈNE II.

Les Précédens, le duc de VOLNY, VALINCOURT, ISIDORE.

ISIDORE.

Le voilà, messieurs, soyez sans crainte.

VOLNY.

Monsieur le chevalier, j'étais inquiet... vous avez disparu...

M. BENOIT.

Je travaille.

VALINCOURT.

Je remarque dans ce château une agitation qui n'est pas naturelle ; les gens ont dit à Isidore qu'elle avait commencé à notre arrivée, et qu'ils en ignorent la cause.

ROGER.

Je vais voir. (*Tous font un mouvement*).

M. BENOIT.

Arrêtez. Sitôt qu'ils me supposent dans le moindre danger, voilà comme ils sont tous ! Dissipez vos allarmes. Je sais les motifs de cette agitation ; j'en suis la cause...

(*Tous font un nouveau mouvement*).

Oui, mais la cause inconnue ; personne ne s'en doute, pas même vous. Chacun joue ici un rôle sans le savoir... C'est un spectacle que je me donne, je vous le dis en confidence. N'allez pas brusquer le dénouement, il se prépare bien et j'espère qu'il sera heureux. Allons, en attendant le dîner, faire un tour dans le parc, il m'a paru assez beau. Pendant ce temps on fera ici.... tout ce que je veux qu'on y fasse. Nous reviendrons pour nous mettre à table, et c'est moi qui me charge du dessert. Venez, messieurs. (*Ils sortent*).

SCÈNE III.

ISIDORE, DORMESSON, CÉCILE.

ISIDORE.

Je ne sais plus où cette petite Agathe s'est fourrée ; monsieur Valincourt l'a effarouchée, je vais lui en demander des nouvelles.

DORMESSON, *à Isidore.*

Voulez-vous prier ces messieurs de ne pas s'éloigner ? On ne tardera point à se réunir.

ISIDORE.

Ils vont le savoir aussitôt. (*à part*). La demoiselle est fort bien aussi. (*Il sort*).

SCÈNE IV.

DORMESSON, CÉCILE.

DORMESSON.

Non, il n'est pas votre frère, vous en avez vu la preuve; abjurez donc une erreur que j'ai dû nourrir jusqu'à ce moment.

CÉCILE.

Ah! pourquoi ne l'avez-vous pas détruite plutôt?

DORMESSON.

Vous l'aimeriez encore!

CÉCILE.

Est-il l'auteur de sa naissance?

DORMESSON.

Je sais tout ce qu'on peut dire sur ce point; mais je ne changerai pas de résolution.

CÉCILE.

Me sera-t-il du moins permis de solliciter de votre bonté la dernière faveur que j'en puisse attendre?

DORMESSON.

Que demandez-vous, Cécile?

CÉCILE.

Les soins les plus touchans, la tendresse de votre fille, dix ans de ses larmes, de ses prières, n'ont pas diminué vos regrets; ils n'ont pu vous faire oublier une perte que je ne réparerai jamais peut-être.

DORMESSON.

Ah! ce reproche n'est pas dans ton cœur!.. j'adorai mon Eugène autant que Cécile m'est chère.

CÉCILE.

Daignez me choisir un asile où, tous les jours occupée de vous, de mon frère, de tout ce que j'aimai, je porterai vers le ciel mes vœux pour votre bonheur.

DORMESSON.

Quoi, Cécile, tu veux me quitter!.. Que me restera-t-il donc?.. Non, je n'y consentirai point. J'ai fait dire à Ernest de se rendre ici pour te faire ses adieux... Je crois l'entendre... Allons, ma fille, c'est le dernier effort de votre vertu que j'exige, pensez à votre frère.

SCÈNE V.

Les Précédens, ERNEST.

ERNEST, *dans le plus grand abattement.*

Monsieur, je me rends à vos ordres.

DORMESSON.

Je n'ai plus d'ordres à vous donner, Ernest. Vous savez tout.

ERNEST.

Hélas!

DORMESSON.

N'attendez point de reproches de ma part; vous n'en méritez pas. Il m'eut été bien doux de vous retenir plus longtemps près de moi. Les circonstances sont impérieuses, cédons. Il faut nous séparer; mais comptez encore sur mon attachement; mes bienfaits vous suivront en tous lieux. Partez, puisqu'il le faut, allez loin de celui qui vous aimera toujours comme un père, chercher un destin plus heureux.

ERNEST.

Comme un père!

DORMESSON.

Je vous dois quinze ans d'une consolation bien douce. Si vous n'avez pas guéri ma blessure, vous en avez du moins calmé la douleur, je m'en souviendrai sans cesse.

ERNEST.

Tant de générosité m'accable... je rougis de moi-même... Dieu! mon innocence ne me sauvera donc pas de la honte.

DORMESSON.

Ne pensez pas que je vous aie élevé sans vous aimer... Non; si vous m'avez tenu lieu de fils, mon amour vous en a bien payé; votre reconnaissance, vos vertus, sont les liens qui m'attachent à vous, rien ne pourra les rompre. Espérons, Ernest, espérons des temps plus heureux, un avenir libre de préjugés. Nous nous reverrons un jour. Faites vos adieux à ma fille, recommandez-vous à son amitié, et partez, sans différer.

ERNEST, *passant près de Cécile.*

Adieu, mademoiselle, vous que quinze ans je nommai ma sœur, ne connaissant pas un nom plus tendre... pardonnez-

moi les maux que je vous cause, ils ne peuvent égaler les miens!.. Daignez me conserver un sentiment que je n'ose plus invoquer. Je vais chercher d'autres climats... y porter votre souvenir... Vivez heureuse... c'est à présent tout mon espoir.

CÉCILE.

Justifiez les bontés de votre protecteur; rappelez-vous quelquefois ces jours trop tôt passés, ces jours d'une trompeuse ivresse qui ne reviendront plus; puisez dans leur souvenir, la force dont vous aurez besoin; je ne vous oublierai jamais.

DORMESSON.

Souvenez-vous des conseils que je vous ai donnés : suivez la carrière de l'honneur, soulagez l'infortune, défendez l'opprimé, et vous mériterez l'estime des honnêtes gens.

ERNEST.

Ah! monsieur, vous m'abandonnez!..

DORMESSON, *revenant sur ses pas.*

Moi, vous abandonner!.. Vous me connaissez trop pour le croire. Vous n'aurez besoin de personne : je vous écrirai souvent, et je veux connaître jusqu'à vos moindres pensées.

ERNEST, *s'inclinant devant lui.*

Vous voulez encore me traiter comme votre fils?

DORMESSON.

Si je le veux!.. (*Ernest est à genoux*). Oui, j'appelle sur ta tête toutes les prospérités que le ciel réservait à mon Eugène; puisse-t-il exaucer les vœux que je ferai pour toi!.. Sois aussi heureux que je le désire, c'est ne pas mettre de bornes à ta félicité... Adieu, Ernest.

ERNEST.

Monsieur... pour la dernière fois.

DORMESSON.

Viens.

ERNEST.

Ah! puissé-je y mourir!

(*Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre*).

DORMESSON.

Ernest, arrache-toi de mes bras, ou tu me perds à jamais.

ERNEST.

Adieu... Adieu, mon père. (*Il sort avec Cécile*).

SCÈNE VI.

DORMESSON, *seul, tombant dans un fauteuil.*

Respirons un moment. L'infortuné!.. Il est aussi vertueux que son père fut coupable... Fatal préjugé! . Non-seulement je me dois au monde; mais j'aurais encore à redouter qu'un jour Cécile désabusée, me reprochât ma faiblesse...

Que faut-il donc faire pour mériter le bonheur?.. J'ai prévenu les besoins, consolé, soulagé les malheureux; j'ai souvent ramené dans le chemin de la vertu celui qu'un moment d'erreur en avait écarté Etouffant la voix de la nature, j'ai adopté l'enfant d'un homme qui m'a tout ôté, j'ai fait des ingrats, Ernest seul ne l'est pas, et c'est lui seul que je ne puis récompenser!.. (*Il se lève*). A la fin cette persévérance, cet acharnement du sort m'éclaire; je ne serai jamais heureux ici... Le souvenir de tout ce que j'ai perdu, des maux que j'ai soufferts n'a pu s'affaiblir en d'autres climats... mais j'irai si loin!.. la perversité des hommes m'y suivra sans doute, ils sont partout les mêmes; mais du moins ils ne m'auront pas ravi mon fils... J'y suis résolu.

SCÈNE VII.

DORMESSON, FRANCHEVILLE.

FRANCHEVILLE.

Eh bien!

DORMESSON.

Il est parti.

FRANCHEVILLE.

Parti!... Et tu l'as voulu!

DORMESSON.

Oui.

FRANCHEVILLE.

Sitôt!

DORMESSON.

Il le fallait.

FRANCHEVILLE.

Si c'est mon mariage qui t'a déterminé à l'éloigner si promptement, tu as eu tort.

DORMESSON.

Pourquoi ?

FRANCHEVILLE.

C'est que je n'épouserai pas ta fille, par la raison que...

DORMESSON.

Ne cherche pas d'excuses, ta résolution me convient. J'ai pris un parti.

FRANCHEVILLE.

Lequel ?

DORMESSON.

Il faut aussi nous quitter.

FRANCHEVILLE.

Nous quitter !.. où donc en est la nécessité ?

DORMESSON.

Persécuté par le destin, tu vois, et j'ai la triste certitude que je ne serai jamais heureux ici ; un seul coup a détruit toutes mes espérances, ton ami a tout perdu ; il ne lui reste qu'une fille qui déjà ressent les effets de sa fatalité, et toi que je crains tous les jours d'entraîner dans mon sort. Je réalise et je m'expatrie encore une fois, mais sans retour.

FRANCHEVILLE.

Autre folie !

DORMESSON.

Non, j'y suis déterminé.

FRANCHEVILLE.

Eh ! quoi, rompant ainsi les liens qui t'attachent à la société, oubliant les heureux que tu peux y faire, les amis que tu vas désoler, ta fille enfin qui ne supportera pas ton absence, tu veux nous ravir ces heureuses qualités qui t'ont fait adorer, cette âme noble, généreuse, cette rare vertu dont l'histoire offre peu d'exemples ! Non, Dormesson, tu n'es pas ton maître, et je m'opposerai de tout mon pouvoir, à l'exécution de ce projet insensé.

DORMESSON.

Mon ami, je suis reconnaissant de l'opinion un peu exagérée que tu as de moi ; je te sais gré de ton zèle ; mais tu me connais, il ne me fera point changer. N'exige pas que je te dise tout ce qu'il m'en coûtera pour me séparer de toi... Ce parti est nécessaire, et tu l'approuveras, si tu m'aimes.

FRANCHEVILLE.

Non, à ce prix, je n'ai plus d'amitié pour toi.

SCÈNE VIII.

Les Précédens, VALINCOURT, *accourant.*

VALINCOURT.

Monsieur Dormesson, venez, venez, je vous en supplie; interposer votre autorité.

DORMESSON.

Entre qui donc?

VALINCOURT.

Pour faire obéir monsieur Benoît.

DORMESSON.

Qui se permet de lui commander?

VALINCOURT.

Au contraire, c'est lui qui ordonne, et vos gens refusent d'obéir.

FRANCHEVILLE.

Parlez donc! Je le reconnais!

VALINCOURT.

On veut faire dîner dans une salle à manger qui ne finit pas, tandis que le chevalier désire que l'on mette le couvert ici même; du moins, on a la vue du jardin, de ce pavillon, tout cela réjouit.

DORMESSON, *à part.*

Réjouit!..

FRANCHEVILLE.

Ah! c'est trop fort!.. Et monsieur Benoît nous permettra de ne rien changer à nos habitudes. On dirait vraiment que ce château lui appartient. Il fait bien de l'étalage, ce petit chevalier! en vérité, on n'en exigerait pas plus pour un prince.

VALINCOURT.

Beaucoup moins, je vous assure.

FRANCHEVILLE.

Attendez, attendez, je vais lui parler; laissez-moi faire.

VALINCOURT.

Oui, je vous le conseille.

FRANCHEVILLE.

Quand on est si difficile, on reste chez soi.

VALINCOURT.

C'est qu'il est si mal dans sa maison, qu'il se dédommage chez les autres.

FRANCHEVILLE.

Ah! voilà ce que c'est!.. Je l'auais parrié!.. Suivez-moi, et vous allez voir beau jeu.

VALINCOURT.

Prenez garde de perdre la partie, voici votre partenaire. (*à part*). Moi, je vais causer avec le petit minois. (*Il sort*).

SCÈNE IX.

M. BENOIT, DORMESSON, ERNEST, CÉCILE, FRANCHEVILLE.

M. BENOIT, *tenant Ernest par la main.*

Non, jeune homme, vous ne partirez pas, et vous, monsieur Dormesson, vous m'entendrez. Quel est donc ce motif si sérieux, si pressant, qui vous porte à vous séparer de votre fils? En est-il un qui puisse justifier cette privation? Répondez.

DORMESSON.

Il est, monsieur, des douleurs auxquelles on ne peut croire qu'en les éprouvant soi-même; il ne faut point en condamner les effets dans les autres, il faut les respecter.

M. BENOIT

Je le sais, mais les forces humaines ont un terme. Je suppose vos malheurs, affreux, irréparables, et je ne fais que m'affermir dans l'idée qu'un fils seul peut les adoucir.

DORMESSON.

Oui, un fils!

M. BENOIT.

Ernest, vous aime.

ERNEST.

Ah! monsieur! comme on aime ce qu'on a de plus cher au monde!

M. BENOIT, *à Dormesson.*

Vous ne le haïssez point.

DORMESSON.

Il est digne de toute mon affection.

M. BENOIT.

Eh! bien, que faut-il davantage?.. Allons, tendez-lui les bras, pressez-le sur votre cœur, et quand vous aurez encore une fois senti le bien que cela fait, vous n'y voudrez plus renoncer.

DORMESSON.

Non, le sacrifice est consommé.

M. BENOIT.

Vous allez donc poursuivre votre dessein, éloigner votre fils, et partir après lui; quitter des lieux où vous trouveriez du moins quelque consolation, et tout cela, par l'effet d'une résolution sans courage, peut-être.

DORMESSON.

Celui-là ne dépend pas de moi.

ERNEST.

Plus d'espérance!

M. BENOIT.

Monsieur Dormesson, souffrez que je vous démontre...

FRANCHEVILLE.

Ah! monsieur, épargnez-vous les frais d'un long discours. Dormesson s'est refusé à sa fille, à moi, son seul ami, et ce n'est pas, je pense, pour céder à vous, un étranger, fort galant homme assurément, je ne dis pas le contraire, je ne vous connais pas; mais qu'il n'a vu que depuis ce matin. Au reste, je sais comme il est, le Roi lui-même ne le persuaderait pas.

M. BENOIT.

Ah! c'est autre chose!

DORMESSON.

Dans ma cruelle situation, il ne peut rien pour moi.

M. BENOIT.

Eh! eh!.. les rois peuvent beaucoup!

FRANCHEVILLE, *bas au chevalier.*

Monsieur, ressuscitent-ils les morts?

M. BENOIT.

Ma foi!.. je n'en jurerais pas.

FRANCHEVILLE, *à part.*

Ah! je vois ce que c'est!.. (*Il fait signe que monsieur Benoit n'a pas la tete à lui*).

DORMESSON.

Monsieur, veuillez m'excuser de vous quitter ainsi, j'ai fait prendre des mesures pour que vous et tous vos amis, soyez dans ma maison, aussi bien que si je n'en sortais pas; vous pouvez y demeurer autant que son séjour vous paraîtra agréable.

M. BENOIT, *les retenant.*

Monsieur Dormesson, j'oserai persister dans ma résistance...

FRANCHEVILLE.

Et moi, monsieur, j'oserai vous dire qu'elle est fort déplacée. Vous restez ici avec vos camarades, on vous y promet tous les soins possibles, vous y serez... je ne dis pas comme chez vous, je sais qu'il y a un peu de différence...

M. BENOIT.

Vous savez !..

FRANCHEVILLE.

Ne nous fâchons point, pauvreté n'est pas vice, et ce n'est pas cela que je veux dire, monsieur Benoit; mais, de grâce, laissez les gens libres de leurs actions. Je n'approuve pas plus que vous ce voyage; j'ai dit, à ce sujet, tout ce que je pense à mon ami, et maintenant je lui cède, ne pouvant faire mieux.

DORMESSON.

Une plus longue explication deviendrait pénible, je vous supplie de m'en épargner la peine. Francheville, ma fille, suivez-moi.

SCÈNE X.

Les Précédens, ISIDORE.

ISIDORE, *un paquet à la main.*

Monsieur Dormesson!

DORMESSON.

Que me veut-on?

ISIDORE.

Un de vos gens vous cherchait pour vous rendre cette lettre. Vous ayant vu de ce côté, je m'en suis volontiers chargé.

DORMESSON.

Je vous remercie, monsieur. Vous ignorez qui la lui a remise?

ISIDORE.

Il dit que c'est un courrier.

DORMESSON.

Un courrier!

ISIDORE.

Qui est parti sur le champ.

DORMESSON, *ouvrant la lettre.*

Que signifie?.. (*Isidore sort en faisant respectueusement un signe d'intelligence à monsieur Benoit*).

SCÈNE XI.

Les Précédens, excepté ISIDORE.

FRANCHEVILLE.

Tout ce qui passe ici aujourd'hui, a l'air surnaturel.

DORMESSON.

Que vois-je?

FRANCHEVILLE.

Qu'est ce donc?

DORMESSON, *lisant.*

« La vertu cherche envain à se dérober à ma sollicitude, » la modestie de monsieur Dormesson le rend plus intéressant » à mes yeux. Je sais son véritable nom, je connais ses talens, » ses mœurs, sa vie. Je lui demanderai son fils, et je dispo- » serai, s'il le permet, de la main de sa fille, en faveur de » l'héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, dès qu'il » aura reçu des avis ultérieurs. »

Signé Stanislas LECZINSKI.

FRANCHEVILLE, ERNEST, ET CÉCILE.

Stanislas!

DORMESSON.

Je demeure immobile!

FRANCHEVILLE.

Je ne l'ai pas vu plus que toi, mais je connais sa signature. Voyons!..

DORMESSON, *la lui montrant.*

Je l'ai reconnue aussitôt.

FRANCHEVILLE.

Ah!.. c'est bien elle!.. Sa main a été là... là!.. Ma foi, je n'y tiens pas. (*Il baise la signature avec transport*).

M. BENOIT, *à part.*

Douce récompense!

ERNEST.

Moi, près d'un si grand monarque!

CÉCILE.

Ce n'est pas de moi qu'on a voulu parler.

FRANCHEVILLE.

Si fait, si fait!.. Oh! il ne se trompe pas... jamais il n'agit sans savoir.

DORMESSON.

Qui peut m'avoir fait connaître à ce prince?.. Je n'ai jamais approché la cour. Par mon état et mon caractère, j'ai toujours vécu, si non dans l'obscurité, du moins dans la retraite... je ne comprends rien à cette aventure.

M. BENOIT.

Vous voilà fort embarrassé, monsieur Dormesson. Votre voyage ne peut plus avoir lieu, jusqu'à nouvel ordre, pas même celui d'Ernest, puisqu'on vous le demande.

FRANCHEVILLE.

Mon ami, je ne te quitte pas. Si tu vois le Roi, je veux être à tes côtés. Ce prince est juste, sage, généreux, il ne peut rien vouloir de ce qui affligerait le dernier de ses sujets; je plaiderai ta cause.

M. BENOIT.

Monsieur Francheville, vous faites le vaillant, mais s'il était devant vos yeux, vous seriez peut-être bien étonné.

FRANCHEVILLE.

Moi !.. ah! vous ne me connaissez guères. Je lui parlerais comme je vous parle, et il ne s'en offenserait pas; il aime qu'on exprime naïvement sa pensée... le connaissez-vous? Je veux dire, de vue, seulement.

M. BENOIT.

Hum! hum!

FRANCHEVILLE.

J'entends, vous n'êtes pas assez avancé pour cela, monsieur Benoit. C'est un malheur.

SCÈNE XII.

Les Précédens, le Duc de VOLNY.

VOLNY, *à part, dans le fond.*

Il n'est pas seul. Attendons.

DORMESSON

J'ai besoin de rappeler mes idées. Tout ce qui m'arrive depuis quelques heures est incompréhensible. Permettez que je vous laisse un moment. Francheville, vas contremander les préparatifs du départ. Je reviens.

(*Dormesson, Francheville, Ernest et Cécile sortent*).

SCÈNE XIII.

M. BENOIT, le Duc de VOLNY.

M. BENOIT.

Le temps presse... tout est-il préparé?

VOLNY.

Tout. Roger et Valincourt sont dans mon appartement, bien inquiets, bien intrigués des discours vagues et peu suivis que je leur ai tenus. Ils pressentent un grand évènement; mais ils ne peuvent le deviner.

M. BENOIT.

Bien! c'est comme cela que je les veux. Convenez, duc, que vous avez été vous-même bien étonné de ce que je vous ai appris.

VOLNY.

Moins surpris que touché.

M. BENOIT.

Le hasard m'a un peu servi.

VOLNY.

Vous le savez mieux que moi, le hasard n'est qu'un mot, et lorsque le génie le fait naître, le vulgaire croit que seulement il en profite.

M. BENOIT, *à part.*

Ce diable d'homme a une manière de louer les gens qui les empêche de s'en fâcher!

SCÈNE XIV.

Les Précédens, JUSTIN.

JUSTIN, *à Volny.*

Monsieu, j'ons ôté, comme vous m' l'avez commandé, c'te p'tite malle d' la voiture, et j' lons portée dans vot' chambre.

VOLNY, *tirant sa bourse.*

C'est bon. Tiens, voilà pour ta peine.

M. BENOIT, *bas à Volny.*

Je puis donc m'y rendre en toute sûreté.

VOLNY, *bas à M. Benoit.*

J'y serai seul avec vous. (*Il donne une pièce d'argent à Justin*).

M. BENOIT, *à lui-même.*

N'ai-je rien oublié?.. (*Il réfléchit profondément*).

JUSTIN.

Un écu neuf!.. Tout pour moi!..

(*Il fait un saut de joie et retombe, en se retournant, de façon qu'il voit le chevalier de profil*).

Ah! mon dieu!...

VOLNY.

Qu'as-tu?

JUSTIN, *interdit.*

Rien. Un écu... à la face!... Ce monsieur!... (*Il regarde alternativement son écu et M. Benoit*). C'est comme deux écus!

VOLNY, *à part.*

Ah! le butor!.. (*Haut*). N'est-ce que cela ?.. Tiens, en voilà un second.

JUSTIN.

Encore le même!.. Y sont trois... Y seraient un cent!.. Si c'était ça?.. (*Il regarde M. Benoit*). Ah! qu'y a pus à en douter, c'est le....

VOLNY, *lui mettant la main sur la bouche.*

Malheureux! viens avec moi.

JUSTIN, *parlant sous la main de Volny.*

Vous ne savez pas tant seulement ce que je veux dire.

(*Volny l'entraîne*).

LOUISE, *entrant avec Isidore et portant des corbeilles de fruits.*

Votre chevalier a gagné son procès, on dînera ici.

M. BENOIT, *sortant avec distraction de sa rêverie, et disant d'un ton de maître:*

Qu'on m'attende! (*Il sort*).

SCÈNE XV.

AGATHE, ISIDORE.

AGATHE, *imitant le ton de monsieur Benoit.*

Qu'on m'attende!.. Quel ton! Avouez, monsieur, que cela n'est pas honnête!

ISIDORE.

C'est qu'il s'oublie.

AGATHE.

Il a beau faire, il ne se donnera jamais l'air méchant; sa physionomie respire la bonté, la douceur... il a une certaine expression... je ne sais, mais on voudrait avoir un père comme cela.

ISIDORE.

C'est ce que tout le monde dit.

AGATHE.

Est-il marié?

ISIDORE.

Oui.

AGATHE.

A-t-il des enfans?

ISIDORE.

Beaucoup, beaucoup, beaucoup.

AGATHE.

Ah! mon dieu, on dirait que vous parlez d'un royaume!.. Que fait-il de cette famille-là?

ISIDORE.

Il la gouverne comme un ami.

AGATHE.

Et il est heureux?..

ISIDORE.

Comme un roi.

AGATHE.

J'en suis bien aise. Mais vous-même, qui êtes-vous?..

ISIDORE.

Vous voulez le savoir.

AGATHE.

J'en meurs d'envie.

ISIDORE.

Que me donnerez-vous pour cela ?

AGATHE.

Dame !.. voyez.

ISIDORE.

Encore un baiser comme l'autre.

AGATHE.

Pourvu que personne ne le sache.

ISIDORE.

C'est toujours la condition tacite. Eh ! bien sachez donc que je suis...

AGATHE.

Quoi ?

ISIDORE.

Le plus amoureux de vos charmes. (*Il l'embrasse*).

AGATHE.

Ah !.. c'est traître !.. Fi ! vous êtes hardi comme un page.

ISIDORE.

C'est une grâce d'état. Cela vous apprendra à être curieuse.

AGATHE.

Si vous croyez comme cela me corriger de ce défaut !..

ISIDORE.

Voici la compagnie, point d'imprudence !

SCÈNE XVI.

Les Précédens, DORMESSON, FRANCHEVILLE, ERNEST, CÉCILE, JUSTIN, *accourant.*

JUSTIN.

Messieurs !.. Mam'selle !.. un moment... n' dînez pas... le v'là !...

FRANCHEVILLE.

Qu'a-t-il donc ce niais-là ?

JUSTIN.

Ah ! mon dieu, quand j'y pense... Pas pus haut qu'ça j'avais envie de l'voir... ma mère me l'avait promis... Oh ! vous le r'connaîtrez tout de suite... Sans l'connaître... y n'faut que d' l'argent... j'nons eu qu'à le r'garder... il est frappant !..

DORMESSON.

De qui parle-t-il ?

JUSTIN.

Et bon, comme tout!.. y vous parle comme à queuqu'un. Vous allai être joliment ébobis! c'est pour ça que j'sis venu devant... L' monsieur m' tenait; mais pendant qui l'y donnait son habit, il y passait sa manche, zeste! j'ons décampai... Ah! j'en frons eune maladie d'plaisir et d'peur, car c'est ça qu'on sent tout d'un coup.

FRANCHEVILLE.

Ah! ça, nigaud, as-tu fini tes sottises? De qui parles-tu, voyons?

JUSTIN.

Est-ce que je n' vous l'ons pas dit? C'est la joie, mais ça s'comprend d' reste... gn'y en a pas deux comme ça.

FRANCHEVILLE.

On a ensorcellé la maison; tout le monde y déraisonne. Il est clair que ce butor a perdu l'esprit. Allons, allons, qu'on nous serve!

SCÈNE XVII.

Les Précédens, le Duc de VOLNY.

VOLNY.

Messieurs, c'est assez prolonger vos inquiétudes, il est temps d'y mettre un terme, et c'est pour y parvenir que je viens préparer vos âmes aux coups multipliés qui les attendent. Vous allez apprendre un mystère dont la connaissance utile à votre repos, au bonheur de toute votre vie, n'a pas dû vous être plutôt donnée.

DORMESSON.

Que voulez-vous dire?

FRANCHEVILLE.

Quel ton solennel!

VOLNY.

Celui qui a reclamé de vous un asile, cet homme dont les dehors vous ont séduits, lors même qu'il cherchait à vous en dérober tous les charmes, ce monsieur Benoît, ce chevalier, en un mot, n'est pas ce que vous pensez.

FRANCHEVILLE.

Je m'en étais douté!

DORMESSON.

Que m'importe? L'obscurité de son état n'ôte rien à l'intérêt qu'il inspire.

VOLNY.

Vous vous abusez ; il est plus encore. Il va paraître entouré des nobles soutiens de sa gloire, et vous ne pourrez plus le méconnaître. Par lui, la source de vos larmes sera tarie, vos malheurs, quels qu'ils soient, vont être réparés, et les vœux les plus secrets de vos cœurs seront bientôt exaucés.

DORMESSON.

Ah! monsieur, nulle puissance humaine ne pourrait opérer ce prodige.

FRANCHEVILLE.

Qu'est-il donc?

VOLNY.

L'ami de l'homme de bien, le fléau des pervers, le vengeur de l'innocence et le modèle des grands.

DORMESSON.

C'est donc Dieu lui-même! (*Le Roi paraît*).

VOLNY.

C'est le Roi!!!....

TOUS.

Le Roi! (*Ils s'inclinent*).

SCÈNE XVIII et dernière.

Les Précédens, LE ROI, *en grand costume*, ROGER, *tenant* VALINCOURT *dans ses bras.*

(*Valincourt et Roger portent une décoration sur leurs uniformes qu'ils ont repris*).

LE ROI.

Mes enfans, levez-vous, je viens faire des heureux.

DORMESSON.

Ah! Sire, l'honneur que je reçois...

LE ROI.

Vous est dû. Monsieur Dalainval, c'est par un grand acte de mon autorité que j'ai voulu consacrer la belle action que vous avez faite; le ciel m'a secondé, c'est à lui qu'il en faut rendre grâce. Le malheureux qui tenta, il y a quinze ans, de priver votre vieillesse de sa plus chère espérance, sut alors se dérober au châtiment qu'il ne pouvait que retarder. Saisi pour d'autres

fautes, il a tout confessé... c'est le témoignage que j'attendais de la justice divine.

Un autre, un innocent fut chargé de son crime, et malgré les présomptions que dut faire naître une vie glorieuse, il succomba sous des apparences que l'on crut des preuves : c'était un vice de nos lois, je l'ai corrigé. Cependant cette loi parlait, ma puissance devait rester sans force devant son propre ouvrage, je le respectai ; les magistrats prononcèrent et la clameur publique fut satisfaite... mais le Dieu de qui je tiens le droit de condamner ou d'absoudre, m'ordonna d'écouter la clémence, la victime fut sauvée... C'est sous un autre ciel, dans un autre climat où ses vertus n'eurent qu'elles pour appui, que ce héros justifia ma prévoyance, légitima mes bienfaits. Il est devenu grand de son seul mérite. Dans l'excès de son désespoir, il a repassé les mers pour vous redemander son honneur ; il vient reclamer ce dépôt sacré et recevoir de vous la sublime réparation à laquelle il était loin de s'attendre. Le voilà. (*Il montre Roger*).

DORMESSON.

Lui!

LE ROI.

Il a retrouvé son fils que vous lui avez conservé, et je vous rends le vôtre. (*Il pousse Valincourt vers Dormesson*).

DORMESSON.

Qu'entends-je?

VALINCOURT.

Ah! mon père!

CÉCILE.

Vous!

VALINCOURT.

Je suis votre frère!

DORMESSON

Est-il vrai, grand Dieu?..

VALINCOURT.

Je suis votre fils.

DORMESSON, *jettant un cri terrible.*

Ah!.. mon Eugène!

(*Dormesson et Valincourt tombent dans les bras l'un de l'autre, et Cécile embrasse ensuite son frère. Depuis ce moment, Dormesson ne quitte plus les yeux de dessus son fils*).

LE ROI.

Lui-même. Quand j'appris jusqu'où vous portiez l'héroïsme de la vertu, je formai le projet de vous rendre votre fils, comme la plus digne récompense d'une si belle action. J'employai à sa recherche, des moyens possibles pour moi seul, et j'y réussis. Un être obscur et bienfaisant l'avait recueilli dans sa compassion, il en reçut le prix ; mais sur le point de remettre votre enfant dans vos bras, j'appris que vous aviez brusquement quitté la Pologne, sans laisser aucune trace de ce voyage. Je gardai Eugène, et le fis élever sous le nom du neveu du duc de Volny que voici, et à qui vous devez beaucoup, car il est ce magistrat, qui, seul n'ayant pas condamné Roger, sollicita de ma clémence, ce que la loi ne pouvait accorder.

DORMESSON, *à Volny.*

Monsieur, de tels bienfaits ne s'acquittent pas, c'est dans votre cœur même qu'il faut en chercher la récompense.

VOLNY.

Je la reçois depuis quinze ans, je vous dois encore.

LE ROI.

C'est depuis quelques jours, seulement, que j'ai su votre retraite, sous un nom supposé. Déjà Roger était mandé pour venir en Lorraine, car j'espérais toujours vous trouver, et je l'attendais pour faire plus d'heureux à la fois.

ROGER.

Monsieur Dormesson, quel trait!

LE ROI.

Il est sans exemple, le prix doit l'égaler. Dalainval, je vous fais duc de Valincourt. Pour ajouter à la gloire de ce titre, votre duché sera dans la Lorraine, près du mien, à Bar même; mais j'y attacherai plus d'honneur que de revenus, parce que *j'aime mieux faire rire les courtisans de mon avarice, que de faire pleurer mon peuple de mes profusions.*

DORMESSON.

Sire, c'est trop...

LE ROI.

Refuserez-vous de vous allier au comte de Roger?

ROGER.

Sire!..

LE ROI.

Vous l'avez mérité, point de remercimens.

DORMESSON.

Ah! sire, que vous dirai-je?., Disposez de tout mon être.

LE ROI.

Ernest, vous êtes digne d'un tel père. Cécile est à vous.

FRANCHEVILLE, *à part.*

A mon tour. (*Haut*). Sire, je n'ose élever la voix, je suis si coupable envers votre majesté!. Mais c'est ce diable de nom..

LE ROI.

Monsieur Benoit vous excuse, il n'en dira rien au Roi, je vous le promets.

FRANCHEVILLE.

Que de bonté!

DORMESSON.

Il n'appartenait qu'à votre majesté, sire, de réparer tant de maux, et de nous faire ainsi passer de la plus profonde douleur, au comble de la plus douce allégresse. Jouissez de votre ouvrage.

LE ROI.

Pour en jouir plus longtemps, je dînerai ici. (*regardant Francheville*). Vous me donnerez la place de ce petit chevalier qui fait tant d'étalage, qu'on n'en exigerait pas plus pour un prince. (*A Volny*). Eh! bien, monsieur le duc, êtes-vous satisfait?

VOLNY.

Non, sire (*Tout le monde fait un mouvement de surprise*).

LE ROI.

Pourquoi!

VOLNY.

Une seule pensée vient troubler toute la joie que j'éprouve.

LE ROI.

Quelle est-elle?

VOLNY.

C'est qu'un roi juste et bienfaisant, un monarque tel que votre majesté, sire, devrait-être immortel.

(*Tous lèvent les mains au ciel et le rideau tombe*).

FIN.

Pour faciliter la distribution des rôles dans les troupes de départemens, nous faisons ici connaître l'emploi auquel chacun appartient.

Le Roi, 1^er^. *rôle*, Volny, *grand raisonneur*, Dormesson, *père noble*, Valincourt, *jeune premier*, Francheville, 1^er^. *comique*, Ernest, 2^e^. *amoureux*, Roger, 3^e^. *rôle*, Justin, 2^e^. *comique*, Isidore, *travestissement*, Cécile, *jeune première*, Agathe, *soubrette*.

THÉATRE ALLEMAND.

SALLE DU THÉATRE ROYAL ITALIEN.

OBERON,

OPÉRA EN 3 ACTES, MUSIQUE DE C. M. WEBER.

PRIX 75 CENT.

Personnages.		*Acteurs.*
OBERON,	*roi des Fées et des Génies...*	M. SCHÆFFER.
TITANIA,	*sa femme.....*	Mme. FELD.
PUOK }	*Esprits dévoués à ses volontés.* {	Mlle. ABSENGER.
DROU }		Mlle. MUHLING.

Fées, Génies, Syrènes.

HAROUN-AL-RASCHID, *calife de Badgad*.....	M. GENÉE.
RESIA, *sa fille*.....	Mme. FISCHER.
FATIME, *esclave de Resia et sa confid.*	Mme. SCHMIDT.
BABEKAN, *prince de Perse*.....	M. REGER.
ALMANZOR, *émir de Tunis*.....	M. MUHLING.
ROSCHANA, *sa femme*.....	Mme. MUHLING.
ABDALAH, *pirate*.....	M. SCHUHMANN.
Un Sarrasin.....	M. BRASSIN.
HUON DE BORDEAUX, *duc de Guienne*.....	M. HAITZINGER.
JASMIN, *son écuyer*.....	M. WIESER.

Grands-Officiers du Calife, Suite de Charlemagne, Dames-d'Honneur de Resia, Sarrasins, Pirates, Eunuques noirs et blancs, Danseurs et Danseuses.

ACTE PREMIER.

Scène première. — Le théâtre représente le portique du palais d'Oberon. Au lever du rideau, on aperçoit un groupe de fées.

CHOEUR.

Marchez doucement, empêchez le bourdonnement des abeilles. Ici, sur ce lit de verdure, des songes bercent Oberon ; qu'un sommeil doux et léger porte la consolation dans le cœur de notre roi.

DROU (*entrant*). Que faites-vous ici? Le soleil se couche; dans peu vous aurez de la besogne.

UNE FÉE. Nous avons fait la garde, pour que le sommeil du maître ne soit pas interrompu.

DROU. Ne bavardez pas tant; partez!

(*Les Fées sortent.*)

DROU. Oberon dort encore : c'est la première fois qu'il repose depuis sa séparation avec Titania. Quelle dispute frivole pour rompre ses liens! La femme est-elle plus inconstante que l'homme?... Jurer de ne se réunir que quand on aurait trouvé un couple dont l'amour n'aurait été altéré ni par l'adversité, ni par l'appât du bonheur! Et notre roi, qui regarde la chose comme impossible, donnerait sa couronne pour être dégagé de sa parole inconsidérée; aussi n'épargne-t-il rien pour obtenir ce miracle. Le voici.

(*Il se retire dans le fond.*)

CHANT.

OBERON. Serment terrible! Quoi! pendant mon sommeil même il me poursuivra, ne cessera de me tourmenter!

DROU. Je te salue, maître.

OBERON. C'est toi! Où étais-tu depuis le chant du coq?

DROU lui dit qu'il a fait le tour du monde pour lui procurer ce qu'il lui a demandé; qu'il a trouvé de l'amour qui a résisté à l'absence, au danger, mais jamais à l'appât des richesses. Voyant que son récit afflige Oberon, il lui raconte ce dont il vient d'être témoin à la cour de Charlemagne. Carloman, son fils, avait succombé dans un combat singulier contre Huon de Bordeaux. Charlemagne, irrité, voulut faire périr ce dernier. Il céda cependant aux instances de tous ses chevaliers, et accorda la vie à celui qu'il regardait comme le meurtrier de son fils; mais à condition que Huon irait à Bagdad, entrerait dans la salle du calife, et quand toute la cour serait assise autour de la table du

banquet, il tuerait celui qui serait à la droite du calife, et qu'après il embrasserait sa fille comme sa fiancée.

Oberon ordonne à Drou de courir à la recherche de Huon et de son écuyer, de les faire tomber dans un profond sommeil et de les transporter ici. (*Puck disparaît.*)

Oberon. Le roi des fées protégera le brave chevalier Huon.

(Le théâtre s'ouvre; on voit un banc de gazon sur lequel Huon et Jasmin sont endormis.)

Oberon. Que pendant son sommeil apparaisse devant ses yeux la belle fille du calife, celle pour qui il entreprend son voyage; et en même temps qu'elle aperçoive l'image du chevalier; que leur illusion les enchaîne à jamais. Esprits, debout! exécutez les ordres de votre maître.

(Le théâtre s'ouvre; on aperçoit Resia, assise sur un sopha, plongée dans une rêverie profonde. Elle se lève et chante.)

Pourquoi dors-tu, héros plein de courage? Viens sauver une fille sur le point d'être sacrifiée. Guienne, viens sauver la beauté qui t'appelle.

(*A la voix d'Oberon tout disparaît.*)

Jasmin et Huon *s'éveillent.* Oberon dit à Huon qu'il veut l'aider dans son entreprise. — Prends ce cor d'ivoire, si tu en tires un léger son, tu auras assistance sur-le-champ; si tu sonnes plus fort, je paraîtrai de suite devant toi. (*S'adressant à Jasmin.*) Prends ce gobelet, il te fournira toujours du vin de Bordeaux en abondance, pourvu que les bords n'en soient touchés que par des lèvres innocentes; car s'ils étaient profanés par la bouche d'un traître, le plomb fondu remplacerait la liqueur vermeille. — Maintenant, Huon, cours où t'appellent l'amour et la gloire.

(*Oberon agite sa baguette, des Fées paraissent.*)

Choeur des Fées.

Honneur et gloire à celui qui est fidèle et brave, Oberon sera toujours son ami; mais malheur au lâche, au traître, la vengeance des Fées ne se ferait pas attendre!

(*La scène change, on aperçoit la ville de Bagdad.*)

Huon demande où il trouvera celle qu'il a vue pendant son

sommeil. — Oberon. Cours à la gloire; l'amour te sourira à Babylone.

(Oberon tourne sa baguette. Le banc se change en une voiture tirée par deux cygnes. Oberon s'y place, plane dans l'air et disparaît.)

Jasmin témoigne sa surprise à Huon de tout ce qui leur est arrivé. Pour s'assurer que ce n'est pas un rêve, il vide de nouveau sa coupe. On entend dans ce moment des cris, *au secours!* qui partent de la coulisse, Huon et son valet s'élancent au secours de Babekan, poursuivi par un lion. Ils le délivrent. Jasmin offre à l'étranger de boire dans le vase qu'il lui présente. Babekan le porte à ses lèvres et s'écrie que sa bouche est brûlée. Furieux, il appelle ses esclaves, qui attaquent Huon et Jasmin.

Huon. — Montjoie, Saint-Denis! ô France!

Jasmin. — O Guienne! vive son noble duc! (*Les Sarrasins prennent la fuite.*)

Scène ii. — (Le théâtre représente l'intérieur d'une cabane dans laquelle Huron et Jasmin entrent pour demander où ils pourraient trouver un logement. Ils apprennent que le prince Babekan doit épouser le lendemain la fille du calife, mais que la princesse l'a pris en horreur depuis qu'elle a vu en songe un chevalier étranger, et elle a juré que jamais elle n'aurait d'autre fiancé.

Huon. — La princesse tiendra son serment, et le chevalier ne laissera pas achever la fête.

Jasmin conseille à son maître de n'exécuter qu'à moitié les ordres de Charlemagne; c'est-à-dire de fuir avec la princesse, et de ne pas tuer la personne qui sera assise à la gauche du calife.

Huon. — J'ai donné ma parole à Charlemagne, et je la tiendrai.

Air.

De tout temps accoutumé aux combats, la lance en arrêt, le bouclier au bras, ils étaient mes seuls délassemens. L'amour n'approcha jamais de mon cœur; la victoire était tout pour moi. Maintenant l'amour m'enchaîne, et quoique ce sentiment me domine, je préférerais la mort à une vie qui serait déshonorée.

(*Ils sortent.*)

Scène III. (Appartement dans le sérail. Dans le fond, jardins du palais.)

Resia, Fatime.

Resia dit à Fatime qu'elle ne veut plus entendre parler de Babekan. Ce prince lui est devenu odieux depuis surtout qu'elle a vu en songe ce chevalier français à qui elle espère être unie; et si ses vœux ne sont pas accomplis, elle se percera le sein avec son poignard.

(*On entend frapper. Fatime sort.*)

Air.

Resia. Hâte-toi, noble héros; délivre ta fiancée qui t'attend. Ma vie est pour toujours à toi; ton image est gravée dans mon cœur pour toujours, pour toujours.

Fatime (*entrant précipitamment*). O bonheur! ô joie! nous sommes sauvées! Il est là.

Resia. Parle, achève.

Fatime. Le destin l'a conduit chez Namuna; il a juré de te délivrer ou de mourir.

Ensemble. Espérance! l'amour a accompli le songe!

(*Des esclaves blancs et noirs sortent des jardins.*)

Choeur.

Il est tard; les minarets ont déjà annoncé la prière. Ne restez pas plus long-temps dans ces lieux. Allons, au repos! au repos!

ACTE II.

Le théâtre représente une salle du palais du calife. L'empereur est assis sur un divan. A côté de lui et à sa gauche le prince Babekan. Officiers du calife, etc., etc.

Choeur.

Honneur à notre souverain! Croyans, prosternez-vous! Maudits soient les infidèles qui oseraient lui résister!

Le Calife. Silence! (*A Babekan.*) Prince, voici l'heure qu'Allah a prescrite pour le mariage de ma fille Resia.

Babekan. Commandeur des croyans, mon impatience est à son comble. De grâce, ordonnez que la cérémonie commence à l'instant.

Le Calife. Amenez la fiancée.

(On tire des rideaux de chaque côté du divan. De jeunes

filles précèdent la princesse, qui entre accompagnée de Fatime, et suivie de plusieurs esclaves.)

Resia se plaint à Fatime de l'abandon de Huon. On entend un cliquetis d'armes qui annonce l'arrivée de celui qu'elle attend. La princesse se précipite dans les bras de son amant. Babekan, en fureur, tire son sabre et attaque Huon : celui-ci, d'un coup de son épée, l'étend mort à ses pieds. Les esclaves, d'après l'ordre du calife, veulent se jeter sur Huon, qui, au même instant, sonne doucement du cor d'ivoire ; alors, tous, excepté lui et Jasmin, restent immobiles dans la même position. Ils profitent de ce moment; Huon emporte Resia, et Jasmin sa suivante. (*Ils sortent.*)

Scène II. (Jardin du palais. Les quatre Sarrasins que l'on a vus au premier acte.)

Ils racontent les bruits de la ville. — Un sorcier français a fait vœu d'enlever la princesse sur un dragon ardent. Apercevant Huon et Jasmin qui viennent de leur côté, ils se placent en embuscade, et à l'approche du chevalier, ils se précipitent sur lui. L'un d'eux lui arrache son cor et en tire des sons extrêmement aigus, croyant que, par ce moyen, lui et ses camarades seraient secourus. Tout-à-coup la scène s'obscurcit, le tonnerre gronde et Oberon paraît.

Air.

Oberon (*à Huon*). Tu as tenu ta parole de chevalier. Je suis content; Resia est à toi. Mais avant que de l'emmener dans ta patrie, dis-moi, Resia, abandonnes-tu tes richesses, ton trône, pour devenir l'épouse de cet aventurier? et quel que soit ton sort le partageras-tu avec lui sans murmurer? Réfléchis avant qu'il ne soit trop tard! Si cet engagement t'effraie, parle; cette illusion d'amour disparaîtra. Le passé est oublié, et le calife te pressera dans ses bras. Tu seras encore la reine de la beauté et de l'Arabie.

Resia jure de suivre partout son chevalier, et Huon lui donne sa parole de lui garder une fidélité éternelle.

(Oberon secoue sa branche de lys, les nuages qui l'enveloppaient disparaissent, et l'on aperçoit un port de mer. Un vaisseau est à l'ancre).

Oberon (*à Resia et Huon*). Ce vaisseau part pour la Grèce; embarquez-vous à l'instant. Quoiqu'il vous arrive, n'oubliez pas

qu'Oberon est votre ami et le sera aussi long-temps que vous en serez dignes.

(*Il disparaît, Huon sort avec Resia.*)

Jasmin assure Fatime de sa tendresse, lui promet de l'épouser. Il l'instruit des usages de France. Fatime trouve très-mauvais qu'il ne soit pas permis à un homme d'avoir plusieurs femmes. Jasmin prétend que, parfois, c'est déjà trop d'en avoir épousé une, puisqu'on n'est pas autorisé à s'en débarrasser lorsqu'elle est d'un caractère acariâtre. Qu'il ne serait pas cependant maladroit d'introduire en France *les petits cordons de soie* et autres *instrumens* qui pourraient engager les femmes à être plus douces et plus soumises. Après quelques gentillesses de cette espèce, Jasmin finit par demander à Fatime si elle l'aime, si elle lui sera fidèle.

Air:

Fatime. — Je suis l'enfant de la tranquille Arabie, la fille des déserts : je ne connais pas la feinte, et jamais je ne troublerai la paix du cœur de celui qui m'aura donné amour et asile.

(*Huon et Resia rentrent.*)

Huon. Partons ! Le vent est favorable ! Je suis empressé d'être à genoux devant le trône du grand Charlemagne. Je ne demande au ciel que cette douce vengeance.

Huon et Jasmin (*ensemble*). Astre des filles de l'Arabie, veux-tu traverser ces vagues avec moi? Parle, veux-tu venir?

Resia et Fatime (*ensemble*). Les flots seraient sans fin, que la fille de l'Arabie te suivrait sans crainte.

Quatuor.

A bord ! à bord ! le ciel est pur, le vent est bon ! vos cœurs sont fidèles et pleins d'espérance.

(*Ils sortent.*)

Scene iv. (Un rocher; Puck y montant.)

D'après les ordres d'Oberon, je quitte le royaume des Fées. Il faut que j'appelle tous les esprits qui provoquent les orages. Il faut qu'une tempête fasse sortir l'Océan de ses limites, que le vaisseau soit brisé et les amans jetés sur le rivage; c'est leurs première épreuve.

Esprits des airs, de la terre et des mers, accourez à ma voix

quelle que soit votre demeure, obéissez aux ordres de votre souverain; accourez!

(*Ils paraissent de différens côtés.*)

CHOEUR.

Nous voilà! que faut-il faire? Devons-nous obscurcir le soleil, boire la mer jusqu'à la dernière goutte? parle! nous sommes à tes ordres!

PUCK. Faites échouer un vaisseau sur la côte.

CHOEUR.

Rien que cela! ha! ha! ha! ha! ça n'est pas difficile. Vagues et vents! montez! montez! c'est fait; adieu!

(*Éclairs, coup de tonnerre; les esprits disparaissent.*)

SCÈNE V. (Grotte sur le bord de la mer.)

HUON *ouvre les yeux.* Resia, ma bien-aimée! bonté du ciel! Dieu! écoute ma prière! Épargne cette tendre fleur, et si quelqu'un doit périr, que ta main s'appesantisse sur moi seul!

RESIA ouvre les yeux et reconnaît Huon. Transports des deux amans. Le chevalier ne sachant où trouver un asile et de la nourriture, accuse Oberon. Au même instant le gobelet enchanté est rejeté par les vagues. Resia le porte à ses lèvres et se sent fortifiée par le breuvage qu'elle vient de prendre. La vue du gobelet rappelle à Huon que son fidèle Jasmin, à qui on avait fait ce présent, doit avoir trouvé la mort, ainsi que Fatime avec qui il s'est élancé dans les flots. Huon sort pour chercher des secours, puisque la perte de son cor d'ivoire l'en a privé.

AIR.

RESIA (*seule*). Océan! tu ressembles aux serpens! tu entoures toute la terre! ton aspect est l'image de la grandeur lorsque tu dors paisible; mais quand tu es en fureur, c'est la destruction, la mort que tu nous représentes! Que vois-je sur tes vagues écumantes!... un vaisseau qui marche sans obstacles!... O bonheur! Huon, nous sommes sauvés!

(Abdalah entre avec les pirates, et leur ordonne de s'emparer de Resia qui appelle son amant à son secours. Il accourt, mais les pirates se précipitent sur lui et le jettent par terre à demi-mort. Abdalah veut le percer de son épée; Resia demande sa grâce, qui lui est accordée par le pirate, parce qu'il pense que Huon mourra de faim et de soif dans ce désert. Les pirates em-

portent Resia. Après leur départ, Oberon descend des nues sur un char traîné par des cygnes.)

Oberon (*sort du char*). Pauvre mortel! quelle douleur j'éprouve de te faire subir une si cruelle épreuve; mais reste fidèle! chaque minute de souffrance sera récompensée par une année de bonheur!

(*Il appelle Puok, qui paraît à l'instant.*)

Oberon (*à Puok*). Veille au repos de cet enfant, jusqu'à ce que le soleil se soit levé sept fois. Alors les pirates seront dans la baie de Tunis. Tu porteras de suite cet homme dans la même ville. Tu le placeras à la porte d'Ibrahim, le jardinier. Tu le réveilleras.

Puok. Grand roi des Fées! j'accomplirai tes ordres.

Je vais lui élever un berceau sur ce rivage aride pour que le soleil ne l'incommode pas.

(*Il secoue sa baguette. Un berceau de fleurs s'élève. On entend le chant des syrènes dans les coulisses.*)

Chant.

1re. Syrène. Sur l'onde tranquille, on vogue légèrement; les étoiles commencent à paraître; le zéphir est doux, la vapeur légère. Les boucles de nos cheveux se sèchent.

2e. Syrène. Sur l'onde solitaire, nous nageons tranquillèment à l'heure où tout repose; le doux murmure du vent léger sèche les boucles dorées de nos cheveux.

Oberon et Puok. Accourez, génies! dansez aux sons mélodieux de ces nymphes! réjouissez-vous!

(*La lune éclaire la scène; des génies paraissent.*)

Choeur des Syrènes.

Lorsque la lune répand sa douce clarté sur l'onde, livrons-nous à la joie : dansons sur le rivage.

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

Scène première. (Le théâtre représente la maison du jardinier Ibrahim.)

Fatime, habillée en esclave, se plaint de son sort. Elle vou-

drait avoir partagé celui de sa maîtresse qu'elle croit engloutie au fond de la mer avec son bien aimé Huon. L'espérance ne l'abandonne cependant pas entièrement. Elle a vu sa maîtresse en songe. Elle en conclut que c'est d'un heureux augure.

JASMIN, vêtu en esclave, entre et remercie son bon génie de les avoir fait tomber entre les mains d'un homme généreux qui ne les a pas séparés. Il pense que leurs maîtres n'ont pas succombé pendant le naufrage, qu'ils auront trouvé quelques moyens de salut, quoique le cor d'ivoire soit resté dans les jardins de Bagdad, et que la coupe soit maintenant remplie d'eau salée. — Consolons-nous, ma petite Fatime! allons! à l'ouvrage! Les beaux jours sont passés.

AIR.

Toujours gai, au printemps de la vie, ne craignant ni coups ni chutes, évitant le travail, aimant le vin et les jeunes filles, comme les jours passaient sur les bords de la Garonne!

S'ils pouvaient revenir! Mais nous sommes esclaves, du moins nous ne sommes pas séparés!

ENSEMBLE.

Soyons donc gais! Chantons! Aimons-nous, bêchons la terre comme ont fait Adam et Ève.

(*Ils sortent. Puok descend des nuages avec Huon.*)

PUOK. Le soleil s'est levé sept fois depuis que tu es séparé de ta bien-aimée, depuis que tes yeux sont fermés à la lumière. Maintenant réveille-toi : je retourne au pays des Fées.

(*Il disparaît.*)

JASMIN sort de la maison et reconnaît son maître. Il lui dit qu'il est à Tunis, ainsi que Fatime; que sur le point de périr dans les flots, ils avaient été secourus par un corsaire qui, à son arrivée en cette ville, les avait vendus au jardinier Ibrahim. Désespoir de Huon de ne pas retrouver sa maîtresse. Fatime survient et leur annonce qu'un capitaine de corsaires a présenté à l'émir une femme d'une beauté ravissante; que cette femme, d'après le portrait qu'on lui en a fait, ne peut être que Resia. Elle conseille à Huon d'attendre une occasion favorable pour délivrer sa maîtresse. Jusqu'à ce moment, il faut qu'il se décide à rester esclave d'Ibrahim et à travailler dans les jardins.

Ils implorent tous le secours des esprits invisibles qui ne les ont jamais abandonnés.

Scène III. (Appartement dans le harem de l'émir.)

Almanzor demande à l'esclave qui le suit si, d'après ses ordres, l'étrangère a été bien reçue dans sa maison.—Amène-la ici. — (*L'esclave sort.*) Je veux admirer encore ses beaux yeux, entendre sa voix aussi douce que le son de la cloche du paradis de Mahomet. — Elle vient! je veux contempler ses grâces sans être vu. (*Il se retire à l'écart.*)

Air.

Resia. Mon cœur est en deuil du bonheur passé. Le chagrin, les pleurs, sont maintenant mon partage. Vous, que l'espérance berce de ses rêves, prenez-garde! Un nuage peut vous envelopper, l'avenir alors vous paraîtra effrayant. Votre cœur sera comme le mien, desséché par le vent du désert.

Almanzor s'avance, offre des consolations à Riesa. Plaisirs, richesses, elle refuse tout. L'émir espère que le temps dissipera sa mélancolie et qu'alors la princesse ne sera pas insensible à son amour.

Resia se retire. Roschana entre et adresse des reproches à Almanzor sur sa froideur. Le prince l'accable de dédains et lui ordonne de ne plus paraître devant lui. Fureur de Roschana, qui jure de se venger.

Scène IV. (Jardin d'Almanzor.)

Fatime se félicite d'avoir réussi à faire recevoir comme jardinier d'Ibrahim, Huon de Bordeaux. Ce dernier entre au même instant, tenant un bouquet qu'une main de femme vient de lui jeter lorsqu'il passait sous une des fenêtres ouvertes sur le jardin. Il prie Fatime de lui expliquer les emblèmes de ces fleurs. Fat.— La jonquille signifie, ayez pitié de l'amour que j'ai pour vous. Cet œillet, mon bonheur est entre tes mains. Mais que vois-je sur cette branche de laurier? .. Après le coucher du soleil... la porte du berceau de myrte... amour... vengeance.... mort au tyran! C'est de ma chère maîtresse.... Elle a gagné un esclave qui vous conduira près d'elle. Mais hélas! le danger est bien grand. — Huon lui dit qu'il bravera tous les périls pour sauver la princesse. Il ordonne à Fatime de l'attendre avec Jasmin, près de la maison du jardinier. (*Elle sort.*)

AIR.

HUON (*seul*). L'espérance allége mes chaînes. O bonheur ! je la cherche comme le fleuve cherche la mer. Aucun obstacle ne peut m'arrêter. (*Il sort.*)

SCÈNE V. (Appartement de Roschana, dans lequel on introduit Huon. Roschana est assise sur un sopha.)

HUON. Ma bien aimée ! (*Il court à elle et la serre dans ses bras.*) Fuyons ! l'aurore nous trouvera loin de Tunis...

ROSCHANA (*ôtant son voile*). Non, chrétien, tu te trompes, l'aurore te trouvera sur le trône de Tunis, si tu veux le partager avec Roschana.

HUON. Dieu ! je suis trompé !

ROSCHANA. Ne crains rien. Ecoute-moi ! Je suis l'épouse d'Almanzor, émir de Tunis. Je t'ai vu travailler dans les jardins. Tout m'indique que tu n'es pas un esclave ordinaire. Je t'aime, Mais la vengeance égale dans mon sein l'amour que j'ai pour toi. Je compte sur ton bras pour punir un traître. Cette nuit, je te mène à la couche d'Almanzor, à qui tu perceras le cœur. Richesse, puissance, liberté, seront alors ton partage.

HUON repousse les propositions de Roschana. Voyant que ses charmes sont insuffisans, elle frappe des mains et une foule de jeunes filles entrent et entourent Huon de chaînes de fleurs.

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Pour toi, la beauté orne sa couche, pour toi, le désir est versé dans la coupe; vide-la.

(HUON *brise la chaîne; Roschana se jette dans ses bras et le retient.*)

CHOEUR.

Aurais-tu le courage de fuir lorsqu'un bras aussi blanc que l'albâtre cherche à t'enchaîner.

(HUON se débarrasse de Roschana et veut s'échapper.)

CHOEUR.

Ne laisse pas fuir le plaisir; la vie est trop courte; tâche d'en profiter.

(Le chevalier est sur le point d'employer la force pour se frayer un chemin. Les esclaves poussent des cris et se dispersent. Almanzor paraît avec des nègres armés. Roschana accuse Huon de s'être introduit dans l'appartement dans un but criminel. Alors les nègres entraînent le chevalier qu'Almanzor vient de condamner à mort, et la princesse voyant que son époux lui prépare le même sort, s'élance sur lui pour le poignarder. Des esclaves la désarment. Furieuse, elle accable d'imprécations Almanzor. (*Ils sortent.*)

Scène vi. (Jardin. On remarque surtout un buisson de rosiers.)

Jasmin témoigne ses craintes sur la longue absence de son maître; il accuse Oberon de les tromper. (Au même instant on aperçoit une main sortir du buisson et pincer les jambes de Jasmin. Celui-ci se met à crier, croyant qu'il a été mordu par un serpent. Il s'approche du buisson pour s'en assurer, et reconnaît le cor enchanté; il s'en empare et saute de joie.) Fatime entre précipitamment et annonce à Jasmin que les fleurs étaient de l'épouse de l'émir; qu'Almanzor a surpris le chevalier dans son harem et qu'ils vont le faire brûler tout vivant. Jasmin traite cette affaire de plaisanterie et se met à rire. Il lui montre le cor qu'il vient de retrouver : Fatime croit que c'est une illusion, et son amant, pour la convaincre de la réalité, en tire un léger son. (Éprouvant la puissance de l'enchantement, elle se met à rire d'une manière immodérée.) (*Ils sortent.*)

Chœur des chasseurs.

Scène vii. (Un bûcher dans la cour du harem. Des nègres l'entourent.) Almanzor rentre quand la chasse est passée.

Resia accourt et se précipite aux genoux d'Almanzor pour demander la grâce de Huon. Refus de l'émir. La princesse, croyant l'attendrir, lui avoue que celui qu'il vient de condamner à être brûlé est son époux; qu'il est innocent du crime dont on l'accuse; que Roschana seule est coupable. Almanzor veut bien céder à ses instances et renvoyer son prisonnier dans sa patrie, mais à condition qu'elle répondra à son amour. Resia repousse avec mépris une semblable proposition. Alors l'émir furieux ordonne qu'on l'attache au poteau et qu'elle partage le sort de Huon. Celui-ci arrive conduit par des nègres, et au mo-

ment où l'on se dispose à le lier sur le bûcher, on entend le son d'un cor. Tous les esclaves se mettent à danser.

CHOEUR.

Écoutez! Quels sons enchanteurs! Que chacun danse!
(FATIME, JASMIN *entrent avec le cor à la main.*)

QUATUOR.

Grâces! grâces au pouvoir du cor! Ils dansent dans la cour; ils dansent dans les jardins; ils dansent dans le harem. Tout danse.

JASMIN donne du cor; les chaînes de Huon et de Resia tombent, le bûcher disparaît, la scène se charge de nuages. Almanzor effrayé fuit avec les nègres : les nuages s'ouvrent. Oberon et Titania paraissent.

OBERON. Salut! couple fidèle! Votre ami vous remercie. Par vous il a remporté la victoire, et de nouveau il embrasse sa reine. Prompt comme l'éclair, je te porterai dans le royaume de France, dans le palais de Charlemagne. Tombe à ses pieds avec la fiancée que tu as gagnée en combattant. L'univers apprendra ton courage. L'enchantement va finir : adieu, ma gratitude sera éternelle.

(Les nuages couvrent Oberon et Titania. Quand ils se dispersent, l'on aperçoit le palais de Charlemagne. Dames de la cour, gardes, etc.; l'empereur sur son trône. — Huon, Resia, Jasmin et Fatime.)

HUON. Seigneur! fidèle à son serment, vois Huon s'agenouiller devant ton trône. Avec le secours du ciel, il a accompli ce que tu avais ordonné. Devant toi est aussi la fille du calife, l'héritière de son empire, et maintenant la fiancée de ton chevalier.

CHOEUR.

Salut au héros! salut à la femme qui a suivi son chevalier à travers les mers et lui est restée fidèle! Les chants des troubadours rediront pendant longues années l'histoire de la belle Resia et de l'intrépide Huon.

FIN.

VINCHON, fils et successeur de Mme Ve BALLARD,
Imprimeur du Roi, rue J.-J. Rousseau, n. 8.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2359 M22M2
Maurice-Descombes, Jean Charles
François
M. Benoit